

# *Libretto*



# LA DÉROBADE



JEANNE CORDELIER

# LA DÉROBADE

roman

Avant-propos et préface de  
BENOÎTE GROULT

Postface de l'auteure

*Libretto*

Ce titre a paru pour la première fois aux Éditions Hachette, Paris, en 1976.

© Éditions Phébus, Paris, 2007.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0730-1

Née à Paris en 1944 et grandie à Malakoff dans la banlieue rouge, Jeanne Cordelier est née une seconde fois, en littérature, en 1976 avec la parution de son roman *La Dérobade* qui lança sa carrière d'écrivain. Auteure de plus d'une quinzaine de romans et recueils de nouvelles dont *La Passagère*, *La Mort de Blanche-Neige* ou *Reconstruction* paru aux Éditions Phébus en 2010, elle est désormais installée dans le sud de la France après avoir longtemps vécu à l'étranger.



## TRENTE ANS PLUS TARD

Le *new look* de la prostitution aujourd'hui, c'est de la considérer comme un « authentique métier ». Des femmes soi-disant féministes réclament désormais dans la presse branchée « la liberté de se prostituer » sans être considérées comme coupables ou victimes.

Puisque les lois Sarkozy interdisent le racolage et considèrent les prostituées comme des délinquantes, il conviendrait, selon ces nouvelles philosophes, d'instituer des « espaces de prostitution libre », afin de mieux combattre les réseaux d'esclavage sexuel sans précariser ceux et celles qui ont choisi ce « métier ».

La formule est plaisante ! Comme les « espaces verts » s'appelaient hier des jardins, les « espaces de prostitution libre » s'appelaient depuis le XVI<sup>e</sup> siècle des bordels... Le dernier en date ayant été le supermarché du sexe construit en Allemagne à l'occasion du « Mondial de football » et qui a permis à tant de volontaires, venues notamment d'Europe de l'Est, d'exercer leur authentique vocation. Et, que l'on sache, c'est à l'abri de ces maisons closes qu'ont pu s'organiser l'invisibilité des proxénètes, l'immunité de leurs prête-noms et l'assignation des femmes au service sexuel des hommes.

Le récit de Jeanne Cordelier a tout juste trente ans. Il pourrait en avoir cent et avoir été écrit hier. Tant la douleur est éternelle et tant «l'espérance est violente» et tant le talent n'a pas d'âge.

Comme pour mieux s'y résigner, on répète que la prostitution est le plus vieux métier du monde. Hélas ! c'est aussi le plus jeune.

BENOÎTE GROULT

## PRÉFACE

Je me demande souvent ce que peuvent penser les prostituées des statistiques, enquêtes innombrables, témoignages plus ou moins sincères ou provocateurs, explications grivoises ou discours moralisateurs qui se multiplient aujourd'hui, sans rien changer à leur condition et à notre énorme hypocrisie. Car, depuis des siècles, il faut bien reconnaître que la répression sexuelle généralisée dans notre culture, la bonne conscience de ceux qui jugent que la prostitution est une fatalité inhérente à la condition féminine, comme le viol ou les coups, et l'ignorance pompeuse ou goguenarde des autres entretiennent autour de la prostitution une confusion morale et juridique absolue. C'est dire l'humilité, mais l'enthousiasme avec lesquels j'ai accepté de préfacer ce livre extraordinaire. J'allais dire bouleversant, mais il est mieux que cela.

On sait bien que quarante-cinq mille passes quotidiennes ont été recensées en 1973 par la préfecture de Police pour la seule ville de Paris. Que soixante-dix pour cent des prostituées sont originaires des banlieues et quartiers pauvres de la région parisienne, ou sont des déracinées venues de départements ruraux à forte natalité, Bretagne et Normandie en tête.

Qu'une prostituée sur quatre a été violée dès l'enfance, le

plus souvent par son père, et que quarante-neuf pour cent avaient moins de dix-sept ans lorsqu'elles se sont prostituées pour la première fois.

Que sept femmes sur dix sont « maquées » et « taxées ». (Six cents à trois mille francs par jour.) Nombre de procès-verbaux, suivis ou non de peines de prison, infligés à ces femmes en une année : quarante-quatre mille. Inculpations de souteneurs ou de proxénètes pendant la même année : trois cent quatre-vingt-douze.

Et l'on pourrait continuer longtemps dans ce style :

Combien s'en sortent ? Combien ont des enfants en nourrice ? Toutes ces statistiques sont connues et l'on croit tout savoir sur la prostitution.

Quant aux prostituées, on se contente généralement, quand on y pense, d'une poésie de pacotille, des joyeuses grossièretés des amateurs de bordels et de quelques Boule de Suif et Manon Lescaut, pittoresques héroïnes d'une littérature exclusivement masculine. L'archétype de la femme-putain se rencontre, en effet, dans la littérature avec une fréquence que la place des prostituées dans la société ne justifie guère et dont la seule explication est la complaisance qu'éprouvent les hommes pour cette version de l'existence féminine.

Qu'en pensent les femmes ? On le sait mal car, jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, elles ont peu écrit et les prostituées moins encore. À la satisfaction générale, les « Maisons » restaient bien closes sur la vie et la mort de celles qu'on appelait, afin de bien les réduire à ce que l'on en attendait, Filles de Joie. La joie de qui ? Plaisante question ! Qui pense à la joie d'une putain ?

« On a tous débuté un jour, que ce soit dans un salon de coiffure ou dans un grand magasin, sur une scène, à l'usine ou au bureau. On a tous ressenti un drôle de petit pincement au côté gauche de la poitrine, une angoisse au creux de l'estomac, la crainte de ne pas être à la hauteur, de tomber sur un contremaître pointilleux, un patron trop exigeant, un

metteur en scène hystérique. On a tous eu le trac la première fois, à la différence qu'au tapin, quand la porte de la chambre a claqué, il n'y a plus d'échappatoire... voie sans issue, pas de porte de secours.»

Ici une putain écrit, s'écrit, crie, parle des clients, de son enfance, de son homme, de sa copine Maloup, du soleil, des flics, du fric, des vacances à Capri, de ses colères et de ses soumissions aussi, des « corrections » qu'elle a reçues ; et toutes les statistiques, qui ne sont pas fausses, toutes les études, enquêtes et analyses, qui sont intelligentes, ne veulent plus rien dire. Plus rien d'important.

Du haut de leurs chaires, depuis une soixantaine d'années qu'ils s'intéressent au phénomène, les sociologues et les psychiatres peuvent bien s'affronter. Pour le soulagement des bien-pensants qui aiment les catégories étanches – une place pour chaque chose et chaque femme à sa place – ils peuvent bien mettre en évidence la « vocation à la prostitution ». Un nommé Morasso prétend que « l'impulsion sexuelle est la cause principale qui pousse la femme à la prostitution », alors qu'un nommé Lombroso conclut à « la frigidité sexuelle de la prostituée ». Le même savant italien peut s'enorgueillir d'une théorie séduisante qui établit « l'identité complète du criminel-né et de la prostituée-née », et rendre ainsi sa bonne conscience à la société puisqu'il devient inutile de gâcher du temps, de l'argent ou même de la compassion pour ces parias-nés ! « On constate, en effet, chez tous les deux le même manque de sens moral, la même indifférence pour l'infamie sociale, la même dureté de cœur, la même attirance précoce pour le mal, l'amour de la paresse, le goût des plaisirs faciles, de l'orgie et de l'alcool, la même vanité. »

Mais quelqu'un a-t-il jamais songé à broser le portrait du « client-né » ? Ne trouverait-on pas chez lui, à un degré bien plus profond, ce qu'on reproche à la putain : « le manque de sens moral, l'indifférence (et même l'attirance) pour l'infamie

sociale, le goût des plaisirs faciles, la vanité», etc.? Mais qui se préoccupe du client?

En fait, toutes ces prises de position dénotent le même refus de considérer le vrai problème. Ce que les clients viennent chercher dans une chambre de passe, on le sait bien aujourd'hui : ce n'est pas tant la sexualité que le pouvoir sexuel, c'est une femme réduite à son absolue valeur d'objet, matérialisée par la somme qu'ils lui laissent en partant. La prostituée ne vend pas seulement son sexe mais sa dégradation. La condition féminine, qui s'exprime jusqu'à l'extrême dans la prostitution, le virilisme poussé jusqu'à l'horreur, mettent en évidence ce qu'on parvient dans la vie courante à masquer derrière le paravent des bonnes mœurs et l'hypocrisie des bonnes manières ; l'aveu du rapport de force qui s'est instauré entre l'homme et la femme, transformant la notion de plaisir basé sur l'échange et le respect mutuel du corps de l'autre, en une sexualité de maître à esclave, qui implique le sadisme de l'un et le masochisme de l'autre.

C'est pourquoi, depuis vingt siècles, toutes les réglementations et lois successives qui ont codifié la prostitution n'ont eu pour but que de protéger le client, de fermer les yeux (et d'ouvrir les poches) sur les immenses profits qu'en tiraient des tiers grâce à la complicité traditionnelle entre le « milieu », la police, la justice et le pouvoir ; et enfin d'aggraver la mise à l'écart et l'humiliation systématiques de toute cette catégorie d'êtres humains destinés à satisfaire les pulsions sexuelles d'une autre. Ces discriminations répondaient à un besoin bien connu de ceux qui détiennent un pouvoir : diviser pour régner, affaiblir pour dominer. L'alternative du gynécée ou du bordel comblait à la perfection ce désir et hante encore les nostalgies de bien des mâles. Aux belles époques du patriarcat, le triage se faisait même dès l'enfance : d'un côté, les femmes consacrées au foyer et à la reproduction ; de l'autre, celles qu'on réservait aux plaisirs des sens et dont certains délicats

faisaient cultiver également l'esprit, hétaires ou geishas par exemple. Mais, surtout, pas tout chez la même femme ! Sinon, c'est la fin de l'amour-domination et le commencement d'une aventure autrement dangereuse qui s'appelle l'égalité.

Dans l'Antiquité grecque du moins, aucun déshonneur ne s'attachait à la profession de prostituée. Thaïs devint l'épouse de Ptolémée, Aspasia, celle de Périclès. Avec un réjouissant sens des réalités, les Grecs avaient peuplé leur Olympe de dieux et de déesses également libres et intéressés aux plaisirs charnels. C'est avec le Permis de Stupre, la *Licencia Stupri* de Marcus, en 180 avant J.-C., que la prostituée est devenue une esclave légale, frappée d'indignité et d'infamie jusqu'à sa mort.

Le christianisme ne devait pas rester en si bon chemin. Ayant écarté du ciel chrétien la Déesse-Mère de l'Antiquité, source de toute vie, pour la remplacer par une Trinité exclusivement masculine (curieuse façon de comprendre la nature et la biologie), notre religion allait donner la mesure de son sexisme en faisant d'Ève la responsable du Péché originel et de la Chute, puis en identifiant, pour les siècles des siècles, la Femme à la Chair et la Chair au Mal.

« L'affection charnelle, c'est la mort (saint Paul)... La femme est souillure (saint Jérôme)... La volupté est le péché exécrationnel, (saint François de Sales)... Toutes les femmes devraient mourir de honte à la pensée d'être nées femmes (saint Clément d'Alexandrie) »... On remplirait une encyclopédie des citations misogynes des Pères de l'Église et penseurs chrétiens.

De cette malédiction, les femmes se sont à peine remises. Elle s'est inscrite dans leur chair, dans notre morale, dans nos traditions, dans nos phantasmes et reprend vigueur chaque fois que l'avenir s'éclaire pour elles, chaque fois qu'elles tentent d'échapper à l'alternative Mamma ou Putain, chaque fois qu'un progrès scientifique les libère d'une contrainte

biologique et d'un destin passif. Elles en disent long sur ce point les résistances qu'a rencontrées à tous les niveaux du pouvoir, qu'il soit religieux, médical, gouvernemental ou tout simplement viril, la contraception par exemple ; ou l'accouchement dit sans douleurs, c'est-à-dire privé de la *juste* sanction du plaisir. Juste pour les femmes, s'entend.

Elle en dit long aussi cette récupération, par le biais de la pornographie et de la violence, de la femme-esclave qu'on peut châtier, enfermer, mutiler, enchaîner selon son bon plaisir. L'exploitation commerciale du fascinant et dégradant rapport bourreau-victime parvient encore à snober – ou à combler secrètement – tout un public masculin qui ne se décide pas à renoncer aux stéréotypes sexuels en usage dans la société patriarcale. Quant aux femmes, elles demeurent conditionnées à accepter ces images par des siècles de soumission, de mépris d'elles-mêmes et de refus de leur corps, savamment entretenus par des philosophes et des écrivains qui, chrétiens ou païens, se retrouvent miraculeusement d'accord sur ce point.

*Tota mulier in utero*, affirmait saint Thomas d'Aquin au XIII<sup>e</sup> siècle. « Tout en elles est sexe jusqu'à l'esprit », redit en écho, sept siècles plus tard, Jean Paulhan préfaçant *Histoire d'O* et se raccrochant par tous les moyens, y compris le fouet, les chaînes et le fer rouge, à cette chère vieille image de « la vraie femme », de la femme-objet dont l'avilissement fonde la superbe masculine.

« La prostituée est un cloaque », affirmait saint Augustin. La femme est un pot de chambre, répondait Sade, « dont je ne me sers que par nécessité » ; Sade relayé par Henry Miller pour qui la prostitution incarne la perfection de l'existence féminine « puisqu'elle réduit la femme à ce qu'elle doit être : un con ».

Troublantes correspondances entre des hommes de disciplines si différentes mais qui, tous, sont complices, plus ou moins consciemment, de cette mise en carte généralisée des

femmes, de cette définition unilatérale et coercitive de leurs goûts, droits et devoirs, du refus de les laisser se définir et se choisir comme tout être humain. *Li femo noun sou gen*, ainsi que l'énonçait candidement le droit provençal : « Les femmes ne sont pas des gens ! »

C'est assez dire que la prostitution, loin d'être un phénomène isolé, est au cœur même de la condition féminine.

Mais que pèsent ces considérations en face d'un livre de chair et de sang ? D'un livre qui n'est pas un règlement de comptes, sinon ceux de l'auteure avec elle-même ; qui n'est pas un livre de haine et de vengeance, pas même de rancune ; qui n'est pas non plus un plaidoyer. D'un livre qui pèse tout simplement le poids incommensurable, le poids doux et chaud d'une vie, les kilos de plomb de la souffrance et les kilos de plume de l'espoir. *La Dérobade*, c'est l'histoire pleine de bruit et de fureur d'une longue saison en enfer, « car se prostituer, c'est comme vivre un éternel hiver ».

Pourtant ce livre désespérant n'est pas un livre désespéré. Ce livre où les filles ont si souvent envie de mourir – et y parviennent parfois – est un livre plein de vie et de goût de vivre. Ce livre où les hommes sont presque toujours cruels, égoïstes, lâches et brutaux, est un livre plein de tendresse à l'égard des hommes.

« Où retient-on cet homme que j'aime depuis l'enfance ? Sous quels cieux délabrés marche-t-il à ma rencontre ? »

Ce qui éclate dans *La Dérobade*, c'est l'indulgence fraternelle pour les autres femmes, l'absence de haine, mais aussi cette révolte précieuse qui est parfois le seul signe de vie au fond de l'horreur : « Je ne désespère jamais de revoir le jour. » Comment expliquer autrement qu'on accompagne Sophie si ardemment, si tendrement, si coléreusement aussi, durant ce long tunnel sans soleil ? Mais pourquoi ? se dit-on sans cesse. Rien ne peut l'expliquer tout à fait, pas même l'auteure qui cherche à tâtons et secoue désespérément sa

vie pour comprendre. Rien sinon, précisément, cette longue histoire secrète des hommes et des femmes et tout le poids de résignation, d'habitude, de soumission et de dévouement qu'elle a imprimé aux âmes féminines.

Bien sûr, en apparence, toutes les raisons socio-économiques, comme on dit, sont réunies pour expliquer comment Jeanne Cordelier est devenue Sophie dans les quartiers chics, puis Fanny dans un couloir des Halles ; comment elle a reçu, pour ses vingt-trois ans, un billet d'avion sans retour pour l'Afrique noire ; enfin, comment elle a perdu jusqu'à son prénom pour devenir un numéro anonyme dans une « maison d'abattage » de Cuers.

« Berk ! Je déteste mon sexe. Je l'ai découvert trop tôt ou trop tard ou plutôt celui qui me servait de grand-père l'a découvert pour moi en m'écartant avec ses ongles noirs de terre. J'avais quatre ans la première fois que j'ai eu du sang entre les cuisses. »

Tout y est : les HBM de la zone, la chère sœur aînée, partie putain « à la Médina de Toulon », les petits frères à élever, la mère qui noie sa misère dans l'alcool, le père incestueux mais brave homme, l'avenir sans lumière. Bien sûr, il y a tout cela. Mais ce qui peut nous paraître intolérable n'est pas forcément l'essentiel. Car elle l'aime tout de même cette mère indifférente et brutale. Elle aime son pauvre homme de père, et Lulu, la sœur au grand cœur qui « ne s'appartient plus » depuis qu'elle s'est donnée à un homme pour qu'il la vende à d'autres hommes. Donnée au point qu'elle ne songe même plus à prendre une décision personnelle, à tenir compte de sa fatigue, de l'épuisement des cinquante passes quotidiennes, et qu'elle vit seulement dans l'espoir que cet homme, qu'elle fait vivre, tiendra un jour ses promesses.

« Je pense que, pour moi, il n'y aura pas de rentrée, dit-elle à sa sœur, une année où leurs hommes leur ont offert quinze jours de vacances. Igor parle de me retirer. »

Ni découragement ni rancune : c'est l'expression parfaitement plate d'une vérité. Lulu n'est plus qu'une dépendance de l'homme qu'elle aime, un sexe qu'on fait travailler, qu'on vend, qu'on taxe, qu'on met à l'amende, qu'on fait avorter et que l'on mettra au rebut quand il ne vaudra plus rien.

Ce qui ressort de cette longue aventure où le lecteur se dit sans cesse que ça ne peut pas continuer, et où c'est toujours pire, toujours plus atroce, c'est le malheur des putains. Elles ne commencent qu'avec la certitude qu'elles s'arrêteront bientôt, elles ne continuent qu'avec l'espoir de s'arrêter, d'acheter un commerce, de se retirer, mais elles se laissent dépouiller à mesure de tout ce qu'elles gagnent. Et les années passent. Alors pourquoi? C'est tout le sujet de ce livre.

Et parce que Jeanne Cordelier a le don d'écrire, parce que la poésie fait éclater les murs de sa prison, parce qu'au fond du sordide éclate encore sa fraîcheur d'âme, parce qu'elle est violente, comme l'espérance, on l'accompagne où elle nous mène, on la hait et on l'aime, on la méprise et on l'admire, on a envie de la battre et de la serrer sur son cœur. « Dire que j'ai simplement besoin d'un sourire et que vous avez tous la bouche plantée de clous ! » Les hommes sont tous des Juifs allemands? Nous, nous sommes toutes des prostituées comme elle, quelque part. Elle est notre fille prodigue, notre sœur chérie, notre double rencontré un soir de demi-brume, à Paris ou ailleurs, notre reflet qui nous fait mal. C'est une femme.

BENOÎTE GROULT



*Eh bien! je me dirai comme Médée:  
Au milieu de tant de périls, il me reste Moi.*

STENDHAL



## PREMIÈRE PARTIE



J'aurais pu répondre au flic qui me demandait pourquoi, que c'était simplement parce que j'en avais marre qu'on soit six à se laver les dents avec la même brosse, frottée sur un savon de Marseille croupissant sur l'évier, ou encore que la chasse aux punaises ne me passionnait plus.

«Tu m'prends pour un con ou quoi?» aurait-il hurlé, le visage congestionné tandis que son poing s'écrasait sur le bureau, déplaçant des kilos de poussière. Je n'ai rien fait de tout ça. J'ai dit le plus tranquillement possible :

– Un homme m'avait donné rendez-vous là ; je l'attendais.

Il a enchaîné, narquois, laissant filtrer entre ses paupières de batracien un regard inquisiteur :

– Les dix-huit autres aussi avaient rancard, j'suppose ?

J'ai baissé la tête, fouillé dans mon sac, allumé une Gitane filtre. Il a continué de taper son rapport en me posant des questions auxquelles je répondais le plus évasivement possible. En fait, ce qui me dérangeait le plus à ce moment-là,

c'est qu'il ne fasse pas la différence entre les autres et moi : ça m'aurait laissé un espoir.

– Vous savez, monsieur, moi, c'est la première fois, la première.

Il s'en foutait, vous ne pouvez pas imaginer à quel point ! M'entendait-il ? J'ai eu la brutale sensation d'un coup de poing à l'estomac lorsqu'il a dit :

– Si c'est ça, on va te passer à la photo.

Ça a pris une tournure définitive dans ma tête, je me suis retenue pour ne pas le supplier, ne pas me mettre à genoux.

– Je vous en prie, soyez bon, je ne recommencerai plus, promis, juré.

Ç'aurait été beau, tiens ! Ma cote d'amour auprès des copines, quelle chute ! Toute une réputation à refaire pour un instant de faiblesse ; heureusement, je me suis reprise en annonçant du bout des lèvres :

– Vous faites erreur, je vous assure, vous voyez bien que je ne suis pas habillée comme les autres !

La rafle avait eu lieu en début de soirée ; ayant été occupée tout de suite, je n'avais pas eu le temps de me changer et portais encore ma robe de ville alors que les copines étaient déjà en robe de scène.

Mon poulet ne daigna pas s'attarder à ces détails vestimentaires. Clic-Clac ! Petit point final au bas d'une page bien remplie, trop à mon goût. J'attendais le :

– Bon, ça va ! Tu peux sortir, on va passer à une autre !

La formule magique se fit attendre ; il se relisait, mon poula-gat ! J'en profitai pour balancer un coup d'œil aux copines qui occupaient les trois autres bureaux ; Kim répondait, machinale, en soufflant la fumée de sa Marlboro superlongue dans la gueule du flic qui l'interrogeait.

Pour Pascale, c'était simplement la panique, sa première

rafle, la mienne aussi, avec la différence que j'étais passée au travers durant un an! Pascale avait débuté la veille. Le choc émotionnel, ça existe, vous savez. Dès qu'on eut pénétré dans le couloir du quai des Orfèvres, la voilà qui s'est mise à pisser tout debout en marchant : un vrai déluge, elle pleurerait, pissait, les autres riaient, j'ai ri moi aussi, pour ne pas faire comme elle.

Plus tard, on nous a fait asseoir sur des bancs dans un couloir jaune sale en attendant d'être interrogées. Pascale a redoublé ses pleurs, elle disait qu'elle n'aurait jamais dû, en tendant un visage brouillé de larmes vers Brigitte. C'est à ce moment-là que les autres se sont prises de trac.

– Regardez, mais regardez-moi cette connasse, jamais elle ne tiendra le coup, elle va nous faire tomber la taule, c'est clair comme du jus de boudin!

Elles ont parlé toutes en même temps, sans tenir compte de la présence des deux mannequins qui prenaient racine dans le coin de la porte. L'inquiétude a remplacé la méfiance.

– Où t'en es, dis? Tu veux qu'on s'retrouve à la rue à cause de ta connerie, c'est ça? Remets-toi, nom de Dieu! Les lardus vont t'voir belle comme un soleil, c'est pas l'heure de jouer les cavettes, n'oublie surtout pas : t'étais là par hasard, t'avais rancardé avec un mec rencontré à une terrasse. Il s'appelle Georges, Jacques, au choix ; à part ça, tu connais personne, personne. Entendu! Y'a pas de chambre à payer, t'as jamais vu aucune d'entre nous! La taulière n'existe pas, les chasseurs, tu sais pas c'que c'est! D'accord?

Elle opinait de la tête, la nouvelle, en ramassant la morve qui coulait sur ses mains crispées. La Zone a tiré un mouchoir de son sac.

– Ça suffit, essuie ton pif! – elle a allumé deux Gitanes filtres, une qu'elle m'a tendue : Fais une prière pour pas qu'elle s'allonge!

Notre père qui êtes aux cieus, restez-y, et nous resterons

sur la terre qui est quelquefois si jolie... J'ai tout mélangé une fois de plus ! Le catéchisme et Prévert, le collègue et le bordel. J'ai demandé à France si elle avait peur. Je n'arrivais pas à l'appeler la Zone. Elle m'a répondu qu'elle n'aimait pas les oiseaux, et qu'il y en avait à Saint-Lazare.

L'appel a commencé par ordre alphabétique, nos visages se sont tendus vers la voix ensommeillée de la pèlerine de service.

– France, comment tu t'appelles ?

– Derain Martine.

– C'est drôle qu'on ait jamais pensé à se le dire ! Moi... Marie Mage.

– Même qu'on y aurait pensé, ça nous aurait avancé à quoi, hein ?

J'étais sur le point d'ajouter quelque chose, mais la voix ne nous l'a pas permis. La Zone s'éloignait déjà, ses talons claquaient résolument sur le carrelage. Prisonnière de la robe noire dont je lui avais fait cadeau un an plus tôt, elle s'évanouit derrière une porte. Pascale, la tête entre les genoux, pleurerait toujours.

À présent, je l'observe du coin de l'œil, inquiète moi aussi de ce qu'elle peut dire. Au bureau du fond, Valérie éclate d'un beau rire, à demi couchée sur la machine à écrire, jurant qu'elle n'a pas d'impresario.

– Allons, voyons, depuis que vous me connaissez, vous ne devriez plus me poser ce genre de questions, je me défends à mon compte, pour mon pied, je ne compte plus les fois où vous m'avez emballée. C'est toujours la même ritournelle : le nom de ton jules ? J'en ai pas, définitivement pas, vous devriez changer de rengaine – elle passe une main dans ses cheveux oxygénés. Pas marida, seule, les francs que j'fais c'est pour moi, pour mon fade.

L'inspecteur agacé la fait dégager sans aucune courtoisie. Elle lui balance son sac sous le nez.

– À mon compte, que ça vous plaise ou non !

Nous quittons le bureau en même temps, tandis que Pascale ramasse en tremblant le contenu de son sac éparpillé sur la table.

Dans la cage qui nous est octroyée, il y a des bancs, rien que des bancs. Nous sommes dix-neuf à attendre l'aube. Pascale a cessé de pleurer, nous la réconfortons en chœur : elle a surmonté l'obstacle. La voilà digne de notre haute considération.

– Nous sommes toutes passées par là, on sait bien que c'est pas drôle, regarde la petite Sophie, pour elle aussi c'est la première fois.

Je bombe le torse, il en a fallu du temps avant que je sois acceptée ! Et le suis-je vraiment ? La Zone me balance un coup de coude.

– Y'a qu'la première fois qui compte ! – plus doucement : Tu sais que j'suis dans la merde, je vais rester accrochée. Tu m'porteras des pipes ?

– Quoi, accrochée ?

– J'suis mineure. On va me garder à Saint-Lago.

– T'garder, comment ça t'garder ?

– M'garder !

– C'est impossible, écoute : j'vais t'filer mes papiers pour que tu t'décroches. Je dirai que je les ai perdus, ça passera !

– T'es brave, mais dingue !

– Non, Franzie, je ne veux pas que tu restes, on va s'arranger. Moi, ça m'est égal, je ne crains pas.

J'allume deux Gitanes, lui en tends une. Cynthia puis d'autres sortent leurs tricots, les aiguilles s'entrechoquent doucement dans la nuit. J'ai une drôle de boule dans la gorge. Josiane, Kim, Muriel et Sylviane brassent les cartes à tour de rôle. Une partie s'engage. Pascale semble dormir, sa tête roule sur les genoux de Brigitte, nous ne savons rien d'elle, sinon que c'est une doublarde. Nos regards se

tendent compatissants en direction du duo Pascale-Brigitte. La grosse fume, satisfaite, ses lourds cheveux noirs rejetés en arrière. Son embonpoint, ses onze années de tapin lui donnent une assurance insolite. Sa petite sœur a fait face; elle semble ne plus rien redouter. C'est son homme qui sera fier!

Dans le coin des cartes, ça s'engueule. Josiane se lève en faisant voler son jeu vers le plafond. Kim et Muriel l'imitent.

– Si nous faisons deux brins de causette avec Dunave, il doit s'ennuyer c't'homme-là?

Les bras largement ouverts, les pieds absorbés par la demi-obscureté, le corps plaqué contre la grille, immobile, on le croirait foudroyé d'une décharge céleste. Josiane parle la première :

– Hé! le moustachu! – le planton balade ses gros yeux rouges sur les seins blancs. Qu'est-ce qu'elle fout ta bonne femme pendant q'tu fais l'con ici?

– Elle dort. Tu ferais bien d'en faire autant!

Mu-Mu enchaîne :

– T'as l'impression d'en avoir dans les baloches à faire ce boulot?

– Tâte, ma fille, tâte, répond Dunave, en s'avançant contre la grille, le képi à l'arrière.

– Il en a, les filles, des grosses même, on dirait le cheval à Penou!

– Du calme, du calme! j'suis en service, moi, quoi alors? Allez vous asseoir là! M'obligez pas à faire un rapport! J'comprends que ça vous démange quand on vous enferme comme ça, mais tout de même!... Toi la petite poissarde! Oui, toi la blondinette, recule-toi, t'as failli m'arracher mes boutons! Non, mais sans blague! J'vous en donnerai du bromure en guise de bière moi, tiens! Ça a le cul chaud, ces donzelles-là, sapristi!

– Heureusement qu'y a une grille, hein, Dunave. Sinon

t'aurais l'trac pour ton bijou de famille! Ça s'use pas et ça crache pas de flammes!

– Oh! c'qu'elle est vulgaire, cette Muriel, alors!

– Laisse tomber, Mu-Mu! Pas de cogne pour cette nuit, on a not'part d'emmerdes, ordonne France.

Il fait triste, tout à coup, il y a comme du crachin dans l'air : bien sûr, j'ai entendu parler maintes fois de l'emballage, des heures sans fin passées au poste, couchée ou assise sur un banc, selon les places disponibles, selon le nombre de filles raflées ; bien sûr, je savais qu'une nuit ou l'autre j'y passerais, espérant, redoutant, que cette nuit n'arrive jamais : et voilà, j'y suis ! ne réalisant pas quel genre de contrat je viens de signer : fichée à la vie, à la mort, prostituée notoire. Les yeux bloqués au creux des paumes, je tente d'effacer les lumières du flash : face, profil, profil, face ! C'est bête, je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Combien de portraits a-t-il tirés, le flic au petit oiseau ! En combien d'exemplaires vais-je être distribuée ? Où ? Jusqu'à quand ? Y aura-t-il un jour moyen de les détruire ces photos où un tableau noir sert de paysage ?

Nom, prénoms, date et lieu de naissance, comme si mon visage ne suffisait pas ! Il leur a fallu des détails, du travail propre, précis, pas suffisamment toutefois, ça aurait pris beaucoup de temps, davantage de doigté, un salaire plus élevé ! Pas moyen d'effacer ces lumières, ça clignote de partout, il faudrait chialer dessus et ce n'est ni le temps ni le lieu.

D'ailleurs, la cage s'anime de nouveau, Josiane et Muriel entreprennent de rassembler les bancs afin d'en faire une estrade, les tricoteuses geignent ; pour les faire taire, un inoubliable spectacle leur est promis.

Muriel murmure quelques paroles inaudibles à l'oreille de la Zone et, à haute voix :

– Démerde-toi comme tu veux !

Je demande de quoi il s'agit. France ne répond pas. Debout contre la grille, elle entreprend Dunave :

– Hé! René-Louis! – le planton la dévisage sans surprise. On t'a jamais dit qu'tu ressemblais à Lafforgue?

– Connais pas!

– Mais si voyons, le chanteur! Fou, hein! t'as exactement la même frime, drôle d'ailleurs qu'on t'ait jamais fait remarquer, ça nous a frappées, mes copines et moi, dès la première minute, surtout ta moustache, la même exactement! C'est d' ça qu'on parlait à voix basse.

Dunave sourit en relevant légèrement son képi, y a des étincelles jaunes, rouges, qui bougent dans ses yeux, ça crépite tout doux, c'est même un peu chaud, sa grosse patte qui entoure le barreau est toute proche de celle de France, France si petite qu'elle pourrait presque s'échapper.

– Écoute, René-Louis, tu sais qu' ça porte bonheur de tâter une moustache de flic en service!

Dunave, la bouche élargie d'un sourire extatique, se rapproche en se dandinant; dans la cage nous demeurons tout yeux tout ouïe, excepté quelques acharnées du point mousse.

– Alors, tu m' la laisses toucher? J' te jure que j' ne tirerai pas dessus, j'ai les mains douces, douces...

– Douces, douces, susurre le chœur.

Dunave laisse aller son visage contre la grille, les barreaux lui creusent les joues, font des vagues sur sa peau blette, sa peau que personne n'a caressée depuis bien longtemps comme le fait France en ce moment.

– T'as chaud mon gros, murmure-t-elle, en effleurant la babouine rousse, t'es tout trempé, on n'a pas idée de t'affubler de cette façon, tu dois être content quand tu t' mets tout nu!

– Content, content, content, enchaîne le chœur.

– Allez, maintenant donne ta pine, une branlette ça fait

d' mal à personne, et puis ça ferait rudement plaisir à mes copines, elles n'attendent que ça !

– C'est vrai, Dunave, on n'en peut plus ! Même qu'on va s' branler nous aussi, dit Muriel en se retroussant jusqu'au nombril.

– Jusqu'à s'envoyer en l'air, ajoute Josiane, une main dans sa jambière.

– Jouir en chœur, hein, René-Louis ! Ça t'empêchera pas de monter en grade, et ça t' fera foutrement du bien, tout ça gratis aux frais de la grande maison ! Approche, encore, c'est ça ! Oui, mon gros, c'est le 14 Juillet, si tu veux !

La main de la Zone se balance hors des barreaux, tout son corps tremble au rythme de son bras ; les tricoteuses lâchent l'aiguille, abandonnent la pelote. Il fait chaud, calme et chaud. Dunave, les mains agrippées aux barreaux, ne fait aucun geste pour retenir son képi qui roule à terre. Les yeux clos, il escalade d'un seul jet toute la hiérarchie du quai des Orfèvres ! Le voici promu commissaire, tandis que son visage cramoyisi s'affaisse contre la grille.

– Le bouquet, c'est le bouquet !

Court silence, gros soupir.

– Bravo, la Zone, t'as gagné.

France réclame un mouchoir, Pascale lui tend en riant celui dans lequel elle a tant pleuré quelques heures plus tôt. On chante encore un peu, on rit beaucoup, un rang à l'endroit, deux rangs à l'envers. Dunave de l'autre côté des grilles ne nous entend plus ; avachi au bout de l'unique banc du couloir, il dort, indifférent. Il faudrait faire comme lui, sommeiller sinon dormir en attendant que la nuit finisse, mais ça c'est une autre affaire. Le front appuyé contre l'épaule tiède de France, les yeux grands ouverts, je pense à Gérard. Dans peu de temps, il va se rendre compte que je me suis fait emballer, à moins qu'il ne rentre que vers sept ou huit heures, dégorgeant de whisky, comme ça lui arrive souvent,

et là j'essaie de me persuader qu'il aura de la peine, un tout petit peu de peine, sans y parvenir; il s'en branle au fond de c'qui m'arrive cette nuit, comme il se branle de moi dès que je ne représente plus des biftons. Même que, si j'calcule bien, le fait que je vienne d'être fichée risque de l'arranger. Il est capable de me dire avec un sourire goguenard: «Ben, voilà, ma gueule! T'es une vraie femme, maintenant, t'as fait tes preuves!»

Mes preuves! J'ai envie de les faire en m'balançant la tête contre les barreaux. Mais là, doucement Sophie, pas d'exaltation! Ton cinéma c'est pour plus tard, pour ailleurs; tu décevrais beaucoup de monde, en commençant par toi; reste calme, repousse la gamberge à grands coups de pompe, chiale si tu veux, mais que personne ne le sache! Sois digne, quoi! T'es la femme d'un voyou qui commence à être connu sur la place de Paris, grâce à ton oseille, grâce aux pourliches généreux qu'il balance aux barmaids dans les rades d'amis. Pas le moment d'flanquer! T'as une réputation à soutenir, souviens-t'en! Et les autres, pourquoi dorment-elles? Pourquoi ne gambergent-elles pas aussi? Hé! les autres, réveillez-vous! Chantez, pétez, dites des saloperies, faites quelque chose enfin, j'suis toute seule! M'laissez pas tomber, tas d'vaches!

– France, Franzie, tu dors?

– Hum! Qu'est-ce que tu me veux?

– Il nous reste encore des pipes?

– Une, j' la gardais pour plus tard! T'as envie?

– Oui, on va s'la faire à deux, si tu veux. Qu'est-c'qu'il dit «chez toi», quand tu t' fais emballer?

– La plupart du temps, il ronfle et s'aperçoit de rien, tout dépend de ce qu'il a à faire. Et puis, tu sais, y'a bien longtemps! Pourquoi? T'es inquiète pour ton père?

– Un peu!

– T'en fais pas, ils s'y font plus vite que nous.

– Tiens prends, j’me brûle la pogne!  
La touche finale, la meilleure, l’évaporée.

– Franzie, t’as déjà prisé?

– T’es marteau ou quoi?

– Moi, ma grand-mère prisait!

– Laisse tomber ta grand-mère, essaie de roupiller.

– J’peux pas. Tu penses qu’on a une chance de nous monter à Saint-Lazare cette nuit?

– Écoute, faut pas rêver en couleurs, si tout va bien on est là jusqu’à demain midi, autant que tu l’saches! Maintenant, laisse-moi ronfler, moi, j’suis pas pressée de monter à Saint-Lago!

Elle ferme les yeux, la garce, elle se pelotonne au creux d’elle, son sac serré contre sa poitrine maigre. Je balance un coup d’œil circulaire dans la cage, ça pionce de partout, il y en a même qui rêvent en s’agitant. Il faut chasser la gamberge à tout prix, à n’importe quel prix.

– Monsieur, monsieur!

Dunave s’ébranle au quatrième appel en bougonnant, les filles râlent doucement.

– Monsieur, je voudrais faire pipi, s’il vous plaît!

Bruits de ferraille, soupirs, la grille s’ouvre, bruits de ferraille; je suis Dunave au long des couloirs sales en traînant le pas. À l’odeur, je sens qu’on arrive au terme de la promenade, ça pue l’ammoniaque à quinze mètres. Dunave pousse une porte en bâillant. C’est des chiottes turques, comme dans mon HBM. Je pousse la porte poisseuse, Dunave la repousse dans l’autre sens. Si je ne me trompe pas, cela signifie que cette porte-là doit rester ouverte. Je m’accroupis, pssit, pssit, rien! Peut-être en tirant la chaîne? L’idée du bain de siège me refroidit.

Il s’impatiente, mon planton, je jurerais qu’il s’impatiente à le voir se balancer de gauche à droite sur ses semelles de crêpe. Vendu, pourri, profiteur, je vais retrouver mon banc

sans m'être vidé la vessie. Et puis la boule est toujours là, qui fait la navette entre ma gorge et mon plexus.

Mais oui, il faut pleurer, maintenant ! L'ombre complice calfeutre tout, j'enfonce mes poings, loin, très loin, au creux de mes orbites. Ce n'est pas vrai que les larmes délavent la couleur des yeux ! Je n'y crois plus, ce sont des histoires de petite fille. Bruits de ferraille, je réintègre la cage où les filles sommeillent pêle-mêle. Dans un coin, recroquevillées à même le sol, deux filles chuchotent, ma place a été prise. Je pose mon sac à terre, cale ma tête dessus, laisse glisser mes jambes sur le ciment, il fait froid, j'attelle ma gamberge pour des contrées désolées.

Le panier se traîne péniblement dans les encombrements du boulevard de Sébastopol. Sur les trottoirs, des milliers d'hommes-fourmis s'agitent en tous sens ; des baraques à frites s'échappent des relents de graillon ; et l'odeur des sandwiches saucisson à l'ail que les pèlerines de service, assises à l'avant du car, viennent de tirer de leur petit sac de toile bleue me rappelle que je n'ai rien dans le ventre depuis la veille. Les voilà qui s'empiffrent sans vergogne. Nous salivons au même rythme. Tout à l'heure, lorsque nous avons dépassé la rue Rambuteau, l'horloge indiquait une heure. Combien de temps peut-on tenir sans manger, sans dormir ?

Je reçois un courant d'air sur la nuque à cause de la vitre ouverte. Nous avons subi un nouvel interrogatoire dans la matinée avec d'autres flics, nos sacs ont été de nouveau fouillés. Le condé qui s'est occupé de moi m'a confisqué ma lime à ongles et un tube d'Optalidon qu'il a soigneusement glissés dans une enveloppe sur laquelle il a inscrit mes nom et prénoms et le lieu où j'avais été raflée. Choses que je ne récupérerai probablement pas, de toute façon cela m'est égal. Ah oui ! Il s'est aussi acharné afin de connaître mon

nom de guerre, j'ai fait semblant de ne pas comprendre. Il a demandé si je le prenais pour un con ! Décidément, c'est un tic, chez eux ! L'autre aussi m'a lancé ça, hier soir, quand j'ai répondu que je ne me faisais pas payer. Quoi qu'il en soit, les filles sont unanimes : « Ça sent la merde ! »

Deux interrogatoires, ce n'est pas ordinaire. Josiane affirme qu'ils tiennent à tout prix à faire tomber la taule, c'est flagrant. Ça lui pose des problèmes, c'est sa première place, elle n'en a pas bougé depuis onze ans. La Zone et d'autres disent que c'est aux hommes qu'ils en veulent et qu'on a plutôt intérêt à faire gaffe à la filoché pour sauvegarder la liberté des pépères. France, mariée avec un Corse, est pour les jules, c'est tout dire ! Certaines assurent que ce n'est qu'un coup d'intimidation, histoire de rappeler à Pédro, la taulière, que son condé n'est valable que jusqu'à un certain point et qu'il serait préférable qu'elle pense à réduire ses effectifs. D'après les anciennes, dix-neuf filles au *Saint-Louis*, cela n'a jamais existé. La vieille a eu les yeux plus gros que le ventre. Ça risque de coûter cher à tout le monde. D'autres, les plus optimistes, pensent simplement que c'est une affaire montée de toutes pièces. Histoire de faire avaler aux autres taulières que Pédro n'est pas davantage protégée que quiconque.

D'après Kim, il est temps qu'il y ait une descente ! Le 16 et le 3, rue de Douai ont été fermés l'an passé pendant six mois. Les rues Pigalle, Victor-Massé, la rue de Douai, les rues Fontaine et Frochot étaient inapprochables. Les filles emballées quatre à cinq fois par semaine par les bertelots avaient émigré vers les Halles, dégoutées. Tandis qu'au *Saint-Louis* les filles travaillaient à plein rendement.

Pédro avait alors acquis une réputation d'enculée, ce qui signifie beaucoup dans le langage du milieu. Le renom de la taulière avait fini par déteindre sur ses pensionnaires. Aussi était-il préférable, lorsque d'autres filles posaient la question :

« Où tu travailles ? », de ne pas nommer le *Saint-Louis*, à moins d'être maso ou d'avoir des bras de catcheur.

Nous roulons maintenant sur le boulevard Poissonnière, les mannequins sont en train de digérer. J'hallucine. Par-delà l'entrelacement des vitres grillagées, je regarde le ciel crevé d'un soleil pâle, je le vois couler doucement, tout doucement sur les toits gris. C'est ainsi que j'aime Paris. Le car n'a plus de destination précise, les mannequins balancent leurs pèlerines poussiéreuses par la porte entrouverte, les képis suivent, les calibres aussi, leurs étuis rebondissent sur le trottoir, sous l'œil effaré du badaud. Les robes noires des copines se piquent de fleurs multicolores, les escarpins se muent en espadrilles, les sacs ne sont plus que des petits paniers tressés, les vitres se débarrassent de leur grillage, s'élargissent, les faux cils s'envolent dans un courant d'air tiède. Le soleil finit par percer, le fond de teint bat en retraite pour faire place au hâle naturel. Nous prenons l'autoroute de l'Ouest, cheveux au vent. Bientôt la campagne, les dunes, la mer...



Un tout petit peu plus à droite, non, légèrement sur la gauche, pas mieux, peut-être en enfonçant davantage. Sans résultat. Alors, en fouillant, en tournant, en charcutant avec plus d'acharnement, tu vas la trouver, pétasse à lunettes, sadique ! Le pouce prisonnier au creux de ma paume, les extrémités des doigts violettes, le bras bandé au maximum, je suis le jeu barbare du pieu à la recherche de ma veine, la bonne. Elle grince des dents, la salope ! Je parierais que personne ne lui a autant résisté durant toute sa carrière de

bouchère. C'est du sang qu'elle veut, la dame. Elle s'obstine avec rage tandis qu'un rideau noir me voile les yeux ; ça y est, je vais tomber dans les vapes ! C'est presque bon ! À moi les murs, la terre m'abandonne ! À Saint-Lazare, il n'y a pas de cognac ni de sels, pas de vinaigre. On vous réveille avec des claques dans la figure. Où suis-je ? Cabourg, les dunes, la mer...

– Allez, montez là-dessus ! Enlevez votre culotte !

Quoi, ma culotte ? oui ma culotte, non ma culotte ! Je n'en porte pas quand je travaille ! Les filles trouvent que c'est anti-hygiénique, moi je considère que c'est pratique ! Et puis cela n'est pas encore un délit. Bon, j'y suis !

– C'est ça, pliez davantage les jambes ! Écartez, allons, écartez !

Elle en profite pour toucher l'intérieur de ma cuisse, en brandissant son bec de canard non lubrifié. C'est froid et ça fait mal, la petite lueur qui brille derrière ses carreaux me dit qu'elle attend que je renaude pour m'envoyer d'un ton satisfait que j'en ai vu d'autres, ou pire encore ! Donc, je serre les mâchoires, ouvre mon ventre dans lequel elle introduit une sorte de longue aiguille plate. Fouineuse, va !

À présent, heureuse, elle balade l'aiguille sur une petite plaquette de verre. Je me détends. Trop vite ! Elle en redemande !

– Écartez.

Je la soupçonne d'être gousse sur les bords, tout en maudissant l'instant où j'ai bouffé mon papier de prélèvement : preuve irréfutable quand on veut se faire passer pour novice. Rebadigeonnage sur la plaquette. Je n'ose plus bouger.

– Terminé, mon p'tit ! Vous pouvez descendre !

Je saute de mon chameau. Où sont les autres ?

Elles sont dans un couloir, sur des bancs, les mêmes. Tout

ce qui appartient à l'administration est semblable : laid, triste et impersonnel. Elles sont défigurées, les copines, je dois l'être aussi.

– Alors, Sophie ! C'est vrai que t'es partie dans les vapes ? Valérie nous a dit ça !

J'exhibe mon bras droit troué, c'est impressionnant. Il y a du sang caillé qui a dégouliné jusqu'à mon poignet. Malgré ma fatigue, je me sens bien tout à coup.

– J'ai réussi à passer de l'eau de Cologne au travers, dit Sylviane, je l'avais planquée dans ma gaine ! Viens aux chiottes avec moi !

Je m'apprête à la suivre, quand une petite cloche : *ding-ding*, dans ma tête. Mon regard nettoie les bancs, il manque quelqu'un d'important.

– Où est France, où est-elle ?

Quoi, qu'est-ce qu'il y a de drôle ? ai-je crié. Suis-je en train de me vider de mon sang qu'elles me dévisagent ainsi ?

– La Zone est accrochée au quartier des mineurs, ça risque d'être difficile pour elle ! Le juge pour enfants, tout le bordel, quoi ! Surtout que c'est une récidive. Elle a demandé que t'aïlles la visiter, elle ne veut personne d'autre. Elle a ajouté que tu savais où joindre, que tu le fasses en sortant, sans oublier la filoché !

France, j'avais oublié, pauvre France ! Je devais lui passer mes fafs. J'aurais peut-être réussi à la convaincre. Au lieu de ça, je me suis laissée endormir en écoutant les conneries des autres !

– Maintenant, viens ! Faut nettoyer ça ! Et arrête de miter, ça n'arrange rien.

J'avance, docile, à la suite de Sylviane, au milieu du couloir sans couleur, en direction des latrines, avec la sensation, écrasante soudain, de mes heures de fatigue sur les épaules. Comme une bête lourde qui s'agrippe, un énorme chat zébré, une chimère à la gueule grimaçante qui vient de faire son

nid là, à la place même du courant d'air lorsque nous roulions vers la mer. Plus tard, j'essayerai de l'apprivoiser ! Dans le moment, je laisse voguer mon bras sous l'eau fraîche, en évitant la glace au-dessus du lavabo. Le Ricil a déposé des petites flaques grises sous mes yeux, le fond de teint s'est mis en cavale de mes joues : je n'ai pas bonne mine.

– Bouge pas ! Ça va p't'être te piquer un peu, mais faut le faire !

Sylviane tamponne consciencieusement l'endroit meurtri. Je ne l'en aurais pas cru capable.

– Tu sais, y a des chances que ça te laisse une cicatrice, j't'y aurais retourné ma main dans la gueule, tiens !

À l'écouter, je la crois parfaitement capable d'une telle réaction. Sylviane a trente ans, elle me dépasse tranquillement de deux têtes, sa silhouette est imposante, son visage, qu'elle a pris soin de démaquiller hier soir dans la cage, paraît paisible et est surtout moins défraîchi que le mien, et pourtant je suis sa cadette de neuf ans.

Treize années insoupçonnables de business sur les reins. J'ai été éblouie par le personnage, elle a de la classe, comme disent les autres. C'est une demoiselle « de », originaire de la haute bourgeoisie napolitaine. Quand, à dix-neuf ans, elle a rencontré Gilbert sur la plage d'Amalfi, elle l'a pris pour un aristo. Hélas, il n'avait de bleus que les yeux. Mac patenté, goinfre, il a remplacé le sentiment par des billets de dix sacs, moins encombrants et tellement plus lucratifs ! Il est à la tête de plusieurs « entreprises » et sérieusement secondé. Sylviane, pute, mère et femme d'affaires, affronte sans broncher les intempéries. Lui demander pourquoi elle ne songe pas à se retirer, c'est inutile. Elle répond, la bouche gonflée de suffisance, qu'elle n'a nulle envie de s'encroûter entre les quatre murs de l'avenue Raymond-Poincaré.

Les autres ont eu vite fait de me mettre au parfum. Au bout de quelques jours j'étais amplement renseignée sur la

vie de chacune, sur celle de Sylviane. Derrière cette belle désinvolture se profile un quinquagénaire despotique, un vieux micheton qui semble avoir des droits sur elle et pour qui l'Italienne ouvre largement le lit conjugal. Ainsi Gilbert se trouve-t-il contraint de rester quelques heures à méditer dans l'armoire, au milieu des toilettes de sa chère moitié. D'ordinaire, y penser me ferait sourire. À présent, je la regarde, cette grande fille penchée sur moi avec des gestes de mère. J'ai envie de me blottir contre elle, de lui crier mon désespoir, de lui demander pourquoi, finalement, elle refuse si farouchement d'abdiquer. Mais une fois de plus, le temps me devance, la voilà qui rejette en arrière ses cheveux roux, son regard redevient lointain.

– Te v'là propre, on y va !

Nous y allons. Notre absence, si brève fût-elle, a permis aux copines d'émulsionner leur matière grise. Ça cogite dur sous les perruques. Je dirais même qu'il flotte un certain vent de révolte. Muriel arpente les lieux, faisant sauter deux petites clefs blanches au creux de sa main. Elle a l'air grave et décidé, les autres suivent.

– À présent, s'agit d'être d'accord sur le thème ! Puisqu'ils ont été assez naves pour laisser les clefs sur les portes, à nous de jouer !

– Ils doivent avoir les doubles.

– Ça fait rien ! On va boucher les serrures ! Qui c'est qu'a des chewing-gums ?

Mu-Mu récolte deux tablettes en faisant la moue.

– Et si nous mâchions du papier ?

Résultat surprenant ! Nos quenottes acérées valent dix massicots en action. Les trous sont bouchés. On en rajoute même sous les portes, dans les fentes, nous regrettons presque qu'il n'y ait pas d'autres lourdes. Claudie, qui a toujours un métré de retard, tend une boulette appliquée, ronde et propre. Mu-Mu la regarde dédaigneusement.

– Michèle, passe-moi une de tes pompes, c'est toi qui as les plus hauts talons. Jojote, envoie ton foulard.

C'est Kim qui parle, elle est décidée à se faire la malle. Elle s'active maintenant avec la patience de sa race, la chaussure se trouve minutieusement enveloppée dans l'étoffe. Elle scrute de ses yeux en demi-lune l'endroit de la fenêtre où elle va frapper : elle frappe, frappe, frappe encore, tandis que nous chantons, tapant pieds et mains, pas trop fort, suffisamment pour la couvrir. Vitre éclatée : charmant bruit de liberté !

– À toi Sylviane, vite !

Elle a le dos large, notre Italienne. À quatre pattes sur le banc, elle encaisse la charge sans grimacer.

Kim s'envole, oiseau ivre ! Son sac et ses chaussures la rejoignent en même temps. Je me suis portée volontaire pour cette besogne qui m'excite. Je sauterai la dernière.

– À toi Jo-Jo, relève ta robe, tu vas te casser les dents !

– Magne-toi ! Merde ! tu m'défonces les abattis !

– Non, j'y vais pas ! Sapée comme ça, j'aurai pas fait deux mètres qu'on va m'rechopper !

– T'es conne, enfin ! Saute ! Saute donc !

Elle saute mal, Josiane, un cri aigu nous crève les tympan. Je lâche son sac et ses chaussures. En moins d'une minute, je me rends compte du désastre ! Sylviane halète, ses reins plient.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il y a que Josiane s'est écrasée deux mètres plus bas et qu'elle se tient la patte à deux mains. Je ne vois pas son visage, mais il doit être douloureux. Je n'aperçois que sa tête blonde qui ballotte au rythme saccadé de ses larmes. Elle ne relève pas son visage vers nous, elle ne réclame aucun secours. Son cri, elle le regrette déjà, elle l'enfonce dans sa gorge en attendant que les autres sautent et s'éloignent. Se faire la malle ne la concerne plus, c'était une idée agréable qui lui aurait permis de rentrer chez elle, de se tremper dans un bain chaud,

pas de manger, non, de dormir tout de suite après. Dormir, oh! dormir. Elle en parlait depuis la veille : retrouver simplement son lit, ses draps frais, étendre bras et jambes, le visage couvert de crème. Elle peut le faire puisqu'elle dort seule! Puisque son homme tire dix piges à Melun! Au lieu de ça, elle est couchée par terre dans la cour cimentée de Saint-Lazare, pieds nus, sans papiers.

Je n'ai plus le courage de sauter, ni pour l'aider ni pour fuir, je n'ai plus le courage de rien, sinon de descendre.

– Elle doit être amochée.

– Qu'est-ce qu'on fait?

– Faut prévenir, faut pas la laisser comme ça! Elle s'est peut-être cassé la jambe!

– Merde! Moi, je voulais me tirer!

– Et moi donc! Et elle alors? Et la Zone? Tu crois pas qu'elle aurait aimé partir?

À présent, il ne s'agit pas de s'endormir sur nos lauriers! Si Jo a la jambe cassée, autant faire vite! L'esprit de solidarité, ça existe chez les filles : c'est moi qui vous en parle. Nous sommes vite sur jambes, en cas de malheur. Quitte à nous en faire le reproche plus tard. Ce qui, en principe, ne manque pas. Nous voilà en train de nous activer comme des brutes, débouchant, débloquent à l'aide d'épingles à cheveux, culpabilisées à mort! C'est vrai que nous l'avons toutes encouragée! «Allez, sois pas conne! Saute! Mais saute donc!» Même qu'on l'aurait poussée, même qu'on l'a poussée!

Sylviane se porte volontaire pour annoncer notre défaite aux matonnes. Nous soufflons en la regardant franchir le seuil. Non pas que nous soyons incapables d'un tel acte de bravoure, non! Simplement, on préfère que ce soit une copine qui le fasse. Les premiers éclats retomberont sur elle, il ne nous restera qu'à essuyer notre nez en silence, en attendant que passe l'orage. C'est long! Déjà un quart d'heure qu'elle est partie. Et Josiane en bas! Et France au quartier

des mineurs! Et Gérard! Et moi, qui hésite encore entre la cour et le couloir!

Enjamber la fenêtre, vite, en prenant garde de ne pas m'entailler les guiboles sur la vitre brisée, sauter en évitant de me tordre le cou! Sauter, mais cette fois dans un sapin! Lâcher l'adresse en haletant! La répéter afin d'être sûre que le chauffeur l'ait comprise. Saluer d'un sourire le boucher, la mercière, grimper mes deux étages quatre à quatre, sans oublier de dire bonjour à ma pipelette susceptible. Faire tourner la clef familière dans la serrure, trouver Gérard, fumant dans les draps bleus, m'attendant. Pour une fois son costume ne traînerait pas par terre, il l'aurait soigneusement suspendu à un cintre, ses chaussettes seraient dans ses chaussures, ses cigarettes et son briquet posés sur la table de chevet, près de ma photographie. La tinette ne déborderait pas de dégueulis mais de roses rouges.

Nous avons réussi, en cuisinant patiemment l'infirmière qui nous dirigeait vers le dortoir, à apprendre que Josiane avait été admise à l'Hôtel-Dieu avec une fracture de la rotule. Pauvre vieille, pauvre Jo. Plusieurs semaines sans parler, plusieurs jours de bourdon. Les visites à Melun, c'est tout ce qui lui donne la force de continuer. C'est en Centrale qu'elle va puiser son réconfort! Il faut la voir, les lendemains de parler, radieuse, requinquée pour un mois! Elle débloque sans s'interrompre sur le petit mas provençal qu'elle achètera quand Henri va sortir. Bien sûr, il sera trop tard pour faire un même, mais sa sœur viendra les voir là-bas dans le Midi, aux grandes vacances, avec ses petits neveux qui l'aiment tellement. Elle aura quarante-deux ans, Henri quarante-six. Le temps sera venu de se la faire belle; l'ombre des oliviers, le chant des grillons dans la garrigue effaceront les mauvais jours.

Avant de connaître Henri, Josiane était maquée avec Jean, une ceinture noire de judo. Elle l'avait aimé comme on aime à dix-sept ans, sans chercher à comprendre. Jean avait jugé qu'elle serait mieux dans un bordel que dans une cuisine, vu qu'il était déjà marié et que sa femme était un fin cordon bleu. Josiane avait donc, après une brève lune de miel, fait ses premiers pas hésitants sur la Croisette. Début médiocre, peu rentable. Manquant d'expérience, elle finissait plus souvent ses nuits à danser dans les boîtes que sur la couche d'un client du *Carlton* ! Jean, qui avait la bosse du commerce, n'avait pas tardé à pressentir la fuite d'un capital qui pouvait être intéressant, s'il était bien drivé. Ensemble, ils avaient alors quitté Cannes pour monter vers la capitale. Pédro, au début, avait bien rechigné un peu. La fille était un faux poids. Cependant les seins ronds de Jo, ses longues jambes, ses yeux verts avaient rapidement eu raison des réticences de la taulière ; et puis Jean était un ami, ce n'était pas la première fois qu'il plaçait au *Saint-Louis*. Contrat signé au dom-pérignon, en vue d'un avenir radieux. Josiane en montant l'escalier avait oublié le soleil du Midi. D'ailleurs, si elle gardait encore le moindre regret, l'idée de l'argent qu'elle allait faire la rassurait. Ne pourrait-elle pas descendre une fois par mois, en avion, embrasser les siens, comme Jean l'avait promis ?

Le temps coulait, bon gré mal gré, les timbres-poste remplaçaient les billets d'avion, les gifles, les baisers. Lorsque Jean tomba à Fresnes pour avoir participé à une carambouille d'électroménager, Josiane sauta au plafond du *Saint-Louis*, jurant qu'elle n'y refoutrait plus les pieds, et plia bagage en direction du soleil, tandis que lui, à l'ombre, continuait d'expédier des lettres d'amour à une destinataire inconnue des P.T.T.

Josiane vécut six mois chez sa mère, se fiança à un Cannois, rompit, partit à Juan-les-Pins travailler comme barmaid : c'est là qu'elle rencontra Henri. Allongés au creux d'une

barque, ils se comprirent en peu de mots. À la fin de la saison estivale, ils prirent ensemble la route de Paris. Henri ne connaissait pas personnellement Pédro, mais des amis à lui étaient prêts à intervenir. Josiane poussa un soir d'octobre la porte du 59, rue Fontaine, personne ne posa de questions, ni la taulière, ni Arlette, la sous-maîtresse, ni Louisettes et Inna, les femmes de chambre, pas davantage les filles, et pourtant Dieu sait si cela devait les démanger. Jo reprit sa place sur la banquette près de l'armoire, où sa robe pendait, fidèle, dans l'espoir d'un retour.

Josiane avait pris des vacances, simplement de longues vacances.

Saint-Lazare est censé être un hôpital où toute fille faisant commerce de ses charmes, à Paris et dans sa banlieue, est appelée à se retrouver un jour. Mais dans n'importe quel hosto, si sinistre soit-il, les draps sont propres et, quel que soit votre état physique, votre état d'âme, vous n'avez en principe aucune répugnance à laisser aller votre joue contre la toile rêche recouvrant l'oreiller. À Saint-Lazare, vous n'êtes pas considérée comme malade ! Vous pouvez tout au plus avoir écopé une blennorragie, une syphilis, une vérole deux étoiles, et même davantage si vous êtes veinarde, ou bien un coup de vague à l'âme. Rien d'important en somme ! Saint-Lazare n'est ni plus ni moins qu'un lieu de transit entre le poste et le trottoir et qui sert davantage à recenser les prostituées qu'à les guérir. Car si vous n'êtes atteinte d'aucune de ces affections, vous avez de grandes chances de les contracter, ne serait-ce qu'en effleurant les torchons qui servent de draps.

N'ayant pas encore frayé avec la pénicilline, je viens de repousser du bout des pieds les toiles putrides qui m'étaient désignées. Dans le lit d'à côté, Brigitte, en vieille routière, s'installe pour la nuit.

– Et alors la même! Qu'est-ce que t'attends pour te pager? T'as pas sommeil ou quoi?

Je fais signe que non.

– C'est vrai qu'à ton âge j'avais une santé de fer! Emballée à neuf heures du soir, j'pouvais m'y r'mettre le matin même en ayant passé une nuit au ballon.

Je n'ai pas envie de parler. Elle se glisse dans les toiles, enfouissant avec elle son sac à main et sa perruque :

– Fais gaffe, Sophie! Ici, ça fauche dur!

Je remercie du regard, je dois avoir deux sacs sur moi, ma carte d'identité, des photos de mes frères, un tube de Cétavlon. Comment s'isoler de la crasse? Par quel moyen lutter contre la fatigue? Les chiottes, c'est ça! Je m'y dirige à tâtons. Muriel et Sylviane, accroupies, tapent le carton, les pieds dans la flotte. Une page de *France-Soir* sert de tapis vert.

– Tu veux jouer?

Pourquoi pas?

– Normalement, y'aura un arrivage de Pigalle ou des Halles. Les filles auront des cigarettes et de la bière. Ce serait con de ne pas en profiter.

– Oui, ce serait dommage.

– Faut avouer que les filles de la rue sont plus avantageées que nous!

– Dans un certain sens, oui, répond Sylviane en envoyant à trèfle, à part qu'elles sont trop souvent emballées à mon goût!

– Oui, mais elles sont équipées pour! répond Mu-Mu. Tu verras jamais une fille de la rue se pointer ici sans son casse-dalle, ni sa brosse à dents.

– Arrête de gémir! Y'a combien de temps qu't'as pas été marron?

– Huit mois! Et encore, en allant dire bonjour à une copine de la Quincampe. Tu parles, ces salopes, ils n'ont rien voulu savoir! «Arrête tes salades», qu'ils ont dit. «T'es connue sur

le coin ! » J'me les serais mordues, surtout qu'c'était mon jour de congé ! Avec ça, le mien à qui j'avais promis un gigot d'agneau-flageolets, son plat préféré, m'attendait. Quand je suis rentrée après dix heures de poste, je l'ai trouvé debout dans la cuisine, les poings enfoncés dans les poches de sa robe de chambre, j'm'en rappelle comme si c'était hier ! « Fais-moi à becter, qu'il a dit, tu t'expliqueras après ! » J'ai sorti une entrecôte du frigo, j'mouillais qu'd'une ! Il a voulu des frites. J'ai épluché mes patates en essayant de l'brancher sur ses affaires. Il m'a dit de fermer ma gueule et d'm'occuper d'mon cul ! J'ai mis son couvert en souriant, il m'a regardée. « J'ai besoin "d'un peu d'exercice avant de manger" » qu'il m'a dit. J'ai reculé en direction de la chambre, la machine à bosseler s'est mise en route. Il m'en a filé plein la tête, en me traitant de gonzesse à Boches. J'vous dis que depuis, avec la copine de Quincampoix, on s'téléphone.

Muriel est distraite, je passe un pli à cœur avec mon as sec.

– Ouf ! Je ne pensais jamais faire celui-là !

– En fait, il te déraille comme au début, si j'comprends bien ! questionne Sylviane. Ça c'est une chose que je ne supporterai jamais !

– Oh ! Tu sais, c'est pas qu'il soit méchant, mais tellement jaloux ! Il supporte même pas que j'aie une amie. En ce moment, par exemple, il ne peut pas rentrer tous les soirs, parce qu'un de ses mômes est malade. Alors, il me téléphone trois ou quatre fois par jour de chez sa bonne femme, pour savoir si je n'ai besoin de rien. Tu vois, il a ses bons côtés.

– Bien sûr.

– Tiens ! Ça a l'air de bouger en bas, quelle heure t'as ?

– Neuf heures et demie, tu crois qu'c'est bon ?

– Y a des chances qu'on ait un arrivage !

Abandonnant les cartes sur le bord d'un lavabo, Mu-Mu et Sylviane se dirigent vers l'escalier. Je leur emboîte le pas.

Des rires et des éclats de voix montent jusqu'à nous. Je vais pouvoir fumer! Une horde délirante emplit l'escalier, se poussant du coude, se pinçant les fesses, se tirant de gentils crocs-en-jambe : les voilà, les nouvelles, les copines d'infortune qu'on ne connaît pas mais qui déjà sont prêtes, sur un simple mot, un sourire, un clin d'œil, à partager le casse-croûte, la bibine, les pipes, le plumard, l'histoire de leur vie. Je recule pour les laisser passer, pour ne point avoir l'air... Les premières sont de Pigalle, de la rue. Le deuxième peloton arrive de la Madeleine. Toutes raffées par la Mondaine.

– Ils ont le mors aux dents, ces pédés, ce soir! C'est eux qui vous ont faites marron?

On fait oui de la tête, en lorgnant les sandwiches qui s'entassent sur les tables de nuit. Les dormeuses émergent des brumes en papillonnant du faux cil. Les plumards libres sont pris d'assaut dans un joyeux tintamarre. On se reconnaît, on s'embrasse, on se donne des claques dans le dos, on va aux nouvelles, on cabriole sur le grabat en commentant le dernier gueuleton, la dernière visite chez le gynéco, la dernière nuit, il n'y a pas si longtemps, qu'on a passée ensemble ici même.

– Et le tien, comment il va? Ils se sont vus avec le mien il y a trois semaines en Sologne. Il te l'a dit?

– Oui, il est toujours mordu de la chasse, c'est son vice, après moi!

– Et l'autre, comment s'arrange son affaire? T'as parlé avec le bavard? Tu penses qu'il a une chance de sortir au jugement?

– Et sa femme, elle est toujours accrochée?

– Laquelle?

– La p'tite Michou! Paraît qu'elle va payer le coup pour recel, c'est moche!

– Les affaires, comment ça tourne dans la rue? Nous, c'est plutôt calme! Mais bientôt va y avoir le Salon de l'auto, on va remonter nos boules.

– Oh, côté lardus, ça s’est calmé ! Ils nous font moins chier en ce moment, bien qu’on soit obligées de rester dans les rades ; faut pas les narguer.

– À la Madeleine on peut pas en dire autant ! Ces enculés-là nous filent un car en permanence devant l’hôtel, rue Godot, le seul où le taulier recevait sans restriction. Nous v’là obligées d’faire des kilomètres avec le micheton au cul pour trouver une piaule. Faut t’estimer heureuse quand, rendue au gourbi, tu t’retournes et que le mec t’a pas fait la malle ! *Because* qu’il a envoyé la semoule durant l’parcours ! La poisse, quoi ! Obligée de s’acheter une tire et d’ramener chez soi ! Tu vois les frais ! Et puis y’a des hommes qui n’aiment pas ça, le mien par exemple, qui est d’un tempérament jaloux. J’m demande c’qu’on va devenir si ça continue !

Le mur des lamentations s’ébauche pierre par pierre, je l’écoute grandir en partageant un sandwich au camembert avec Pat.

Pat est mineure comme la Zone, à la différence qu’elle marche sous des toques qui tiennent bien. Je croque la baguette à pleines dents, elle dévide son écheveau. Loin de me rassurer, cela m’inquiète. Elle tient absolument à ce que je voie.

– Regarde ! C’est pas beau pour des balourds ?... C’est le mien qui les a fabriqués, il est costaud, non ?

J’attaque le croûton en jetant un œil sur ses papiers pour éviter de la vexer. Les filles sont tellement susceptibles !...

– Il a l’air. Y a rien à boire ? dis-je.

– Du rosé, deux gourdes pleines. À toi !

Je lèche le goulot en plastique, me délectant à l’avance. Chère Pat. Pat folle !

– T’es mineure aussi, hein ? Ça se voit. Y a que des tronches pareilles pour ne pas s’en rendre compte !

Pardon! Évitions tout malentendu au départ. J'avale une gorgée.

– J'ai vingt-deux ans, j'les ai faits le mois dernier.

– Tu déconnes ou quoi? Aux autres, pas à moi! Pourquoi t'affranchis pas? Tu t'méfies! Moi, j't'fais voir mes toques, alors? C'est pas parce que je suis jeune que j'manque de mental, tu sais!

Il me faut bien une bonne demi-heure pour la convaincre de ma bonne foi. Merde! J'ai envie de la planter là et d'aller roupiller. Elle le sent et rectifie son tir. Apparemment elle a besoin de s'épancher. Le rosé m'a filé un méchant coup de barre. Je caresse le matou zébré niché sur mes épaules.

– T'es claquée, hein?

– Ça va faire deux nuits que j'ferme pas l'œil.

– Tu dormiras plus tard. Si on faisait le tour?

On fait le tour: gratitude pour le casse-croûte. La lumière est tombée. Dans les box, on s'éclaire à la bougie, à la lampe électrique, au briquet. Ici on joue aux cartes, là on dort ou on fait semblant, là on discute à voix basse à deux dans la même page. Ici, on ripaille, le poulet froid, la mayonnaise, les tomates à même les toiles!

– Mes amies, Florence, Pénélope, Christine, Tolo!

Je salue de la tête.

– Tu veux te lubrifier le cervelet?... C'est du chouette!

Je tète goulûment le beaujolais nouveau. Un coup... puis deux... puis trois!

– Un concours! Celle qui pisse le plus loin! Mettez-vous en ligne, tu joues Sophie?

– OK!

Je n'avais jamais imaginé le pouvoir diurétique du pinard. Je n'arrête plus, c'est fou!

– Ma parole, c'est le Yang-Tseu-Kiang, hurle Pénélope. Y a combien de jours qu't'as pas été aux gogues?

Jambes écartées, je suis le flot, étonnée. C'est moi ça?... Si je

n'étais pas si saoule, j'aurais honte. Mais je suis pleine, pleine... Pat aussi. À quatre pattes, elle se prend pour un chien.

– Vos gueules, là-dedans ! crie une voix anonyme à travers la cloison. Si vous n'avez pas envie de pioncer, respectez au moins le sommeil des autres !

– Qui que tu sois, la râleuse, on t'emmerde, même si t'es mariée avec Al Capone.

Silence. Nous attendons, serrées l'une contre l'autre. L'interpellée ne devrait pas tarder à relever le défi. Poings crispés, nous sommes prêtes, la réplique venimeuse au bord des lèvres. On éteint les lampes.

– Alors on mouille ? J'voudrais bien connaître la connasse qui a parlé d'être mariée avec Al Capone. J'écoute !

Simplement comme ça, en l'évaluant rapidement dans l'ombre en costume d'Ève, j'affirme qu'elle fait trois fois mon poids. Le genre femme-cascade. Ça dégringole de partout ! Pat se rapproche.

– Elle a pas l'air d'avoir le sens de l'humour, la fille. Va y avoir du grabuge. J'suis avec toi.

– Alors, laquelle ? gronde Niagara.

Je sens les regards lourds de conséquences peser sur moi dans la lueur dansante des Leclanché qui viennent de se rallumer.

– Pat, passe-moi le lubrifiant !

Je presse la gourde presque vide entre mes doigts afin d'en tirer le courage nécessaire. Illusion, je suis morte de trac. France, France, pourquoi n'es-tu pas là ?

– Faut-il que j'vous décanille du plumard les unes après les autres ?

– Pas la peine, ma grosse. C'est moi qui l'ai dit et je le répète : j't'emmerde !

Qu'est-ce qu'elle tenait caché derrière son dos et qui vient de m'ouvrir la lèvres ?

– Une ceinture ? Salope ! Tu te bats avec une ceinture ?

– Vas-y Sophie! Bouffe-lui le foie! Défonce-la! Sors-lui les tripes!

– Viens!... Allez! Approche ma vache! J'ai pas de ceinture moi, mais je vais t'en filer plein les dents!

– Olé! Olé!

Niagara vient de glisser dans la pisse. Pat s'empare de la ceinture et flagelle la cellulite à bras raccourcis.

– C'est bon pour c'que t'as, ma grosse torche! Ça t'évitera les bains d'algues.

Au plus profond de la mêlée, je reconnais le visage de Brigitte... les jambes robustes de Sylviane... le coup de poing américain de Muriel... la perruque de Claudie, la voix de Pat, de Tolo, de Pénélope...

– C'est connu qu'à la Madeleine y a qu'des enculées!

Lumière! Les matonnes se frottent le ventre sous leur blouse blanche.

– Police secours sera là dans cinq minutes, mesdames!

Je titube en soutenant ma bouche éclatée à la recherche d'un lit, mon lit!



Gérard est prêt à partir chez son tailleur. Campé devant la glace, les jambes écartées, il arrange son nœud de cravate en sifflotant, jette un coup d'œil à sa montre, s'asperge copieusement de *Pour un Homme*. Un parfum de lavande me caresse les narines, emplît la pièce. Avant de me connaître, Gérard portait *Menen* après rasage, un truc à faire gerber. *Pour un Homme*, c'est moi, c'est ma première comptée. « C'est pour un cadeau, avais-je déclaré, hautaine, à la parfumeuse. Faites-moi un joli paquet. »

– Alors, t'es sûre que je t'emmène pas, ma petite gueule?

Son humeur est délicieuse.

– Non, je t’assure que je suis vraiment défoncée. T’as vu ma bouche!

– T’as raison au fond. J’t’appellerai dans l’après-midi. C’est vraiment un pédé ce poulet qui t’a arrangée de la sorte. Tu penses que d’ici ce soir ça aura dégonflé?

L’inquiétude le ronge. Sa devise : ne jamais taper dans la vitrine.

– J’espère. Je vais faire des compresses d’eau salée. Paraît que c’est bon. En tout cas, je suis pas prête d’oublier sa frime à celui-là. D’après les filles, je suis tombée sur le plus vache. Tu peux pas t’imaginer. Il voulait tout savoir. De quoi t’envoyer au ballon pour cinq piges! Le sale con, quoi! Je lui ai dit merde. C’est à ce moment-là qu’il a frappé. Un revers de main! Tu connais ma tête de vache. À partir de là, plus moyen de m’arracher une parole. N’empêche que j’ai eu le trac. Enfin c’est fini. Tu m’allumes une cigarette, s’il te plaît?

– Je suis fier de toi, ma gueule. Je savais que je tirais le bon numéro avec toi. Cette nuit, justement, je parlais avec un ami, le gros Claude. Sa femme vient de lui faire la malle, une bordille. En l’écoutant, je me disais que j’étais à l’abri de ce genre de truc. Qu’est-ce que t’en penses?

Ravie, je barbote dans l’*Obao* tandis qu’il lisse sa moustache d’un air satisfait. Le vrai sauret, Gégé. Au fond, pourquoi ne pas mentir? On brouille les pistes de l’ennemi, on gagne du temps, on met l’ennemi en confiance. Chante toujours, mon canard, tu m’intéresses, ton tour viendra, patience.

– Tu sais bien que je partirai jamais. Pour quoi faire? Passe-moi un cendrier.

– Au fait, j’allais oublier. Le garagiste m’a filé un coup de tube. La nouvelle bagnole rentre dans une huitaine. Je biche un peu. S’il fait encore beau et qu’les affaires vont bien, on montera à Deauville. Je téléphonerai à Pédro qu’elle te laisse deux jours, dimanche et lundi par exemple.

- Je préférerais le milieu d’semaine, c’est plus calme.
- Comme tu veux, ma gueule. Bon, faut que j’m’agite. L’Arménien va m’attendre. J’t’appelle. On becte ensemble?
- Écoute, c’est pas sûr. Faut que j’m’occupe de France. Elle est restée accrochée. J’mangerai peut-être rue de Bernoulli, avec le sien. Téléphone-moi plutôt là-bas.
- Entendu, ma gueule. Tu sais que j’t’aime?
- Je sais.

J’ai fait le trajet, les yeux rivés sur la vitre arrière, pourtant rassurée quant à la filoché. Je demande au chauffeur, par mesure de prudence, de me déposer deux coins de rue avant. Au fur et à mesure que j’avance en direction du bar, je sens ma poitrine se piquer de décorations. C’est la troisième fois que j’y vais; les deux premières, Gérard m’accompagnait, ce soir, c’est différent, je suis seule, porteuse d’un important message.

En poussant la porte de l’établissement récemment rebaptisé *In the Wind* (ça fait moins corse que le *Catenatcho*), je me demande si je n’aurais pas dû téléphoner avant, bien que la parlotte au bigophe soit mal vue. Une épaisse tenture de velours rouge sombre m’isole un court instant de la salle où crépite un poste de télé. Je fais ma trouée tant bien que mal, m’avance à pas menus vers le comptoir où la barmaid délaissée se fait une réussite.

- Est-ce que monsieur Jean-Jean est là, s’il vous plaît?

Elle me dévisage d’un air méfiant, puis me désigne de la tête un groupe d’hommes agglutinés dans l’arrière-salle devant le récepteur. J’aperçois aussitôt le crâne luisant de Jean-Jean, son profil en lame de couteau et je me demande encore une fois comment France, si jeune, si belle...? En plus, c’est le mec qui doit se marrer quand il se pince.

- Monsieur, j’ai des nouvelles de votre femme, dis-je, penchée à son oreille.

– Regarde-moi ces tranches! Mais regarde-les! Ajaccio vient de se faire marquer un but.

Je sursaute et recule.

– Excusez-moi, madame. Vous me parliez?

– J’ai des nouvelles de votre femme.

– Ah oui, attendez une minute. Voulez-vous prendre quelque chose? Mais ils sont bons à rien, ce soir. Dis, qu’est-ce qu’on va devenir? C’est pas possible.

– Quand je te dis que l’arbitre c’est un enculé, tu l’as vu? Le coup franc, il existe pas le coup franc, il a jamais existé. Qu’est-ce qu’il maquille, cet abruti? Tu peux me le dire, toi, ce qu’il maquille?

– Si je le savais, moi...

– Vous voulez boire quelque chose?

– Un porto, merci.

– Josée, Josée, donne un porto à madame, là, dans la salle.

Oui.

Dans la salle, les couverts sont dressés sur de petites nappes rouges qui dansent à la lumière des bougies. Comme d’habitude, il n’y a personne et j’ai de plus en plus de mal à croire que c’est la restauration qui fait vivre les frères Bernardini, malgré ce que dit France, malgré la conviction qu’elle met dans ses propos. On vient de siffler la fin du match: Ajaccio s’est fait battre deux à zéro. Jean-Jean s’installe en face de moi, les yeux battus. Il semble souffrir.

– Alors, qu’est-ce qui se passe, madame?

– Votre femme, ils l’ont gardée à Saint-Lazare.

J’évite de dire France, encore moins Josiane, il faut respecter le protocole. Je bafouille, moins émue que je ne parais, ça fait partie du décor.

– Alors?

– Je suis allée la voir cet après-midi, lui porter des cigarettes, essayer de savoir.

– Alors?

– Alors on m’a refusé la visite. Mais j’y retourne demain, soyez sûr. Elle m’avait demandé de vous prévenir, c’est tout.

– Est-ce que vous savez si elle a de l’argent sur elle ?

– Non, je ne sais pas.

– Si vous la voyez demain, tâchez de lui donner ça. Merci de vous être dérangée. On va vous appeler un taxi.

Dans le taxi qui m’emporte vers le chagrin, je défroisse le billet de dix sacs que Jean-Jean m’a remis, en me demandant à quoi pensent les hommes.

– Allô, Claudie, c’est moi Sophie. T’as une idée de ce qui se passe ?

– Je suis montée là-haut.

– Toi aussi ? C’est Inna qui t’a reçue ?

– Non, Louissette. Si t’avais vu sa tête : pire que si j’étais le diable en personne. « Faut pas, faut pas, qu’elle m’a bafouillé au travers de la porte. Allez-vous-en. Allez ! » Tu m’aurais vue cavalier ! J’ai cru que les condés étaient encore dans les lieux. Quelle angoisse !

– Moi j’ai essayé d’appeler Pédro. C’est Inna qui m’a répondu : « Madame Pédro n’est pas là. » Vlan, elle m’a racroché au nez.

– Qu’est-ce qu’on va faire ?

– Moi, je vais prendre un cachet et me coucher. Faut pas cracher sur les jours de repos, même s’ils sont forcés, on verra demain.

– Écoute, Claudie, tu penses pas que le tien et le mien pourraient être ensemble ce soir ?

– Possible.

– Tu n’as pas idée de l’endroit où je pourrais le joindre à cette heure-ci ?

– Essaie au *Baudet*, chez Carlos ; t’as le numéro ? Si tu le

joins pas là, essaie plus tard au *Club 65*, rue du Four. C'est une boîte de minettes. Mais va pas t'amuser à dire que j't'ai affranchie. Déconne pas, hein Sophie? Tu jures?

– Te fais pas de souci. Je te remercie, *ciao*.

Que faire d'une nuit de liberté quand on en a perdu l'habitude, quand on n'a personne à appeler, à qui dire simplement: «Alors, on dîne ensemble?» ou «Tu viens avec moi? Il y a un film que j'aimerais voir sur les Champs.» Quand il est trop tard pour arriver chez sa mère avec un gâteau? Quand on a déchiré d'un geste de dédain la carte d'un client pourtant jeune et sympathique? Que reste-t-il à faire, sinon chercher la seule personne qui ne sera pas trop étonnée de vous voir surgir dans sa nuit, chercher son homme en espérant le trouver seul? L'unique issue, à moins de s'envoyer un tube de barbituriques. Mais comme je n'ai pas spécialement envie de mourir et que le lavage d'estomac m'a laissé un très mauvais souvenir, j'appelle chez Carlos. On n'a pas vu Gérard à l'américaine de la soirée. Où est-il le con? Où se planque-t-il? À tourner, virer dans mon deux pièces, je bourdonne, reculant l'instant décisif où, n'en pouvant plus, je vais appeler un tacot.

Le *Club 65*! Une boîte de minettes qu'elle a dit, la Claudie. L'endroit en vogue où ces messieurs prennent des cures de rajeunissement en se rinçant la dalle au champagne, en lorgnant les cuisses roses des twistieuses pendant que... Mais non, il ne faut pas voir les choses comme ça. Je déconne. Mais non, je ne déconne pas. Pendant que je me fais grimper sur le ventre par les michetons dans les plumards défoncés du *Saint-Louis*, pendant que leur sueur aigre défait mon maquillage, pendant que je me récure au savon noir, histoire de ne pas tomber en cloque. Et pour quoi, pour quoi? Pour que monsieur balance mon oseille aux cavettes en se faisant passer pour un impresario,

pour un industriel en mal d'amour. J'en ai plein mes bottes. Je viens de passer deux nuits encristée, l'une couchée sur le ciment, l'autre dans la vermine, j'ai chopé des morbacs, j'ai la bouche en bouquet de violettes. Pas une amie à qui parler, France en attente pour la Roquette, Josiane à l'hosto, Claudie bourrée de somnifères, Muriel probablement en train de prendre une danse, Michèle en train d'écrire à ses gosses qu'elle n'a pas vus depuis des mois parce que la nourrice est surveillée, parce que monsieur est en cavale, parce qu'il craint pour sa liberté. C'est pas juste.

Et nous, notre liberté, qu'en font-ils? Y pensent-ils seulement? Existe-t-elle notre liberté? Y avons-nous droit? Fallait me laisser, Gérard, fallait pas m'emporter loin de mon HBM. Je t'avais dit que je n'avais pas la carrure pour endosser toute cette crasse. Tu t'es entêté, t'as joué la grande scène du deux, en pointant sur ma tempe ton calibre 11.43. T'as voulu faire de moi une «vraie» femme, tu as réussi, tu vas le regretter.

J'arpente rageusement l'asphalte. Une demi-bouteille de porto, ça tient chaud au corps, ça excite méchamment. J'ai de l'agressivité à revendre. Un brin, messieurs dames, un brin pour cent francs, comme à quinze ans au temps du muguet, quand je dressais mon stand à la gare Montparnasse. Cent francs seulement, avec les feuilles et le papier journal en prime. Allez, laissez-vous tenter. C'est vot'dame qui sera contente. J'ai aussi des pots. Approchez, sentez-moi ça, cueilli cette nuit à Chaville, à la bougie. Je vous l'emballe. Bougez pas, c'est important. N'oubliez pas que ça porte bonheur!

*Club 65*, ça clignote. Une tante à la voix nasillarde pointe son nez raboté dans le mouchard.

– Bonsoir, vous avez votre carte?

Ma carte? J'ai envie de lui filer ma carte d'identité sous le tarbouif. Ça me rappelle la Mondaine. Je souris en fouillant

dans mon sac, faisant mine de chercher. Si je veux prendre mon mec en «flag», s'agit pas de faire de fausse note.

– Désolée, j'ai dû l'oublier. Ça n'a pas d'importance, mon mari m'attend à l'intérieur.

– C'est moi qui suis désolé, mademoiselle, jappe le pékinois, je ne peux pas vous laisser entrer sans carte, c'est privé.

Je vais t'en filer de «c'est privé», de ces «mademoiselle». Je m'évente avec le billet de dix sacs de Jean-Jean. Mon bifton lui caresse les narines, je ne peux pas croire que par-dessus le marché il soit miro.

– Désolé, si vous n'avez pas votre carte et que vous ne voulez pas donner de nom...

– Je sais, c'est *privé*. Bonne nuit! Taxi, hep, taxi! Roulez n'importe où, pour neuf mille cinq. Roulez.

J'ai laissé à l'entrée une partie du contenu de mon sac à main : limes à ongles, allumettes, stylo à bille, pince à épiler, deux Aspro, un canif, un peigne à queue, un foulard et le sac de plastique avec des cadeaux pour France que j'aurais aimé lui remettre moi-même.

J'attends dans un box badigeonné de vert guimauve, avec pour tout mobilier une table en fer de même couleur et deux bancs, un sur lequel je viens à peine de m'asseoir, l'autre qui attend comme moi l'arrivée de France. Elle ne plaisantait pas lorsqu'elle disait qu'il y avait des oiseaux à Saint-Lazare. C'est le cinquième qui vient de se poser sur le rebord de la fenêtre. Ils ont faim les petits, faim et froid. Je n'ai rien pour vous, mes pauvres vieux. Rien du tout. Au fait, pourquoi en a-t-elle peur? Que peut-on redouter d'un moineau? D'après les propos que m'a tenus l'assistante sociale, France a dû dire que je travaillais avec elle dans la coiffure. Une chance que je sois au courant de son stage chez L'Oréal. Une chance aussi qu'elle n'ait pas trop insisté pour voir mes fiches de paye, la

dame. Monde de bourreaux. La voilà, je reconnais son pas. C'est bien elle.

– France, Franzie, comment tu vas ?

On s'agrippe l'une à l'autre.

– Pourquoi tu n'es pas venue hier ? J'ai attendu.

– Ils n'ont pas voulu me laisser entrer, ces pourris. Je t'expliquerai.

– Pas de conciliabules à voix basse, mesdemoiselles, ou nous allons être obligé d'écourter la visite. Parlez de manière intelligible, s'il vous plaît.

France fusille la matonne du regard.

– Encore une refoulée. Son mec doit pas souvent lui ramoner la cheminée.

– Chut, je t'en prie. Nous n'avons pas tellement de temps.

– T'inquiète pas, elle n'a pas que moi à surveiller. Tu m'as apporté de quoi cantiner, des pipes ?

– Même un nécessaire de couture, des bouquins, une trousse de toilette, de l'eau de Cologne, une chemise de nuit, du linge de rechange et quelque chose dont tu avais envie.

– Quoi ?

– Ta patte de lapin. J'avais demandé à mon boucher qu'il m'en mette une de côté. Je l'ai là-dedans, dans ma poche.

– Tu es brave.

France sans sa perruque ni ses faux cils, sans ses trois couches de fond de teint qui réussissent à peine à lui donner bonne mine, attifée d'une blouse trop grande qu'elle a cependant pris soin, dans un sursaut de coquetterie, de serrer fortement à la taille avec une ficelle, a l'air d'avoir quinze ans. Ses grands yeux diffusent une sorte de candeur insoupçonnable pour ceux qui ne la voient qu'au *Saint-Louis*.

– Comment ça s'est passé, l'autre jour ? On vous a relâchées tôt ?

– Non, nous sommes sorties les dernières parce qu'on avait fait le bordel. Kim s'est fait la malle en sautant par la fenêtre.

– Elle va avoir droit à un méchant rapport.

– Elle s'en fout, elle dit que ça vaut mieux qu'une nuit ici.

– Elle a raison.

– Jojo s'est cassé la patte en sautant, elle est à l'Hôtel-Dieu.

– La poisse! Et toi alors, t'es restée!

– J'ai pas eu le courage de sauter.

– C'est peut-être aussi bien. Et la vieille, qu'est-ce qu'elle dit de tout ça? Elle doit me maudire. Si on ferme la taule, c'est un peu grâce à moi.

– Parle plus bas, Gédeniasse esgourde, mine de rien. Hier soir, quand je suis montée là-haut, la porte était fermée. Je ne sais rien d'autre.

La matonne s'éloigne en traînant la savate.

– Tu as vu le mien?

– Hier soir. Tu peux pas savoir comme il avait l'air heureux quand j'ai poussé la porte du bar! On s'est aussitôt installés dans un coin.

– Qu'est-ce qu'il dit?

– Tiens, v'là déjà dix sacs qu'il m'a donnés pour toi et ta patte de lapin – le tout disparaît illico dans l'intimité du slip. Il dit qu'il ne faut pas t'inquiéter, qu'il va faire toucher, qu'on va te décrocher rapidement.

– Quoi d'autre?

– Que tu dois garder le moral!

Devant ce regard avide de questions, je baisse les yeux: le bout de ficelle qui pend sur son ventre n'est plus qu'un entrelacement de petits nœuds serrés, ses phalanges craquent tandis que, d'une voix étranglée, elle demande:

– C'est tout? Il a rien dit d'autre?

– Tu sais, les hommes avec leur pudeur, dès qu’il s’agit de sentiments... Tout ce que je peux te dire, c’est qu’il avait l’air très triste. Il se fait un sang d’encre.

– Bon, ça va. Et le tien, qu’est-ce qu’il pense de tout ça ?

– On a à peine eu le temps de parler. Quand je suis rentrée, il partait chez son tailleur. Il devait m’appeler chez toi, au bar. Il a dû oublier.

France balance ses jambes sous la table, nos pieds se touchent, elle cligne des yeux et j’ai envie de chialer. Je sens qu’elle va me dire quelque chose, qu’elle fait un effort, que ce n’est pas facile à sortir.

– Écoute – elle jette un rapide coup d’œil vers la porte avant de continuer. Elle parle vite, d’une voix étouffée : Si je dois retourner à la Roquette, je préfère me flinguer. Mon père et mes frères ne l’accepteront pas une seconde fois, surtout que maintenant ils connaissent Jean-Jean. Je l’ai présenté comme mon mari, tu comprends. Sophie, il faut que je sois sûre de quelque chose : si je te demandais un calibre, tu l’apporterais ? Réponds franchement.

– Franzie, il ne faut pas penser à ça. Tu vas sortir. Tu me fais de la peine.

– Sophie, tu me l’apporterais ?

– Oui.

Sous la table, nos jambes se sont mêlées. Et je ne sais plus refouler mes larmes. Elle tient ma main serrée, se mord les doigts, mord les miens. Je prends sa main libre que j’appuie contre ma bouche pour ne pas crier, on chiale au même rythme, on s’étrangle, on fait des bulles, on se bavouille, on se glaviotte dessus, on est malheureuses comme des pierres.

– Sophie, tu te souviens de ce que je t’ai dit quand tu as débuté ? Il ne faut pas chercher l’amitié parmi les filles dans ce milieu. Ça n’existe pas. Je crois que je me trompais, j’en suis sûre même.

Gédeniasse vient de refaire surface, d’une main elle

balance un paquet de Kréma, de l'autre elle se récurve les crouchtis.

– Regarde-moi cette enflée. Je préfère encore ma place à la sienne.

Je ris à travers mes larmes.

– T'as raison.

– Alors les petites filles, qu'est-ce qu'on se raconte de beau? On est pas trop tristes au moins?

– Oh non, madame, on a un moral d'enfer, pas vrai So?

– Un moral d'enfer! Si ma copine le dit, c'est que c'est vrai.

La matonne s'éloigne, rassurée.

– Sophie, cette nuit je pensais à toi, au premier soir. Tu te souviens?

– Et comment! c'est gravé là.

– Fallait te voir, boudinée dans ta robe noire, avec tes échasses soi-disant achetées à Londres. T'avais l'air d'une vraie pute d'avant-guerre. Tu n'osais pas t'asseoir.

– Toi, t'étais assise sur le bidet en train de faire des mots croisés. Tu m'avais frappée parce que t'étais la seule à ne pas me dévisager. T'étais la mieux.

– Tu te rappelles les autres qui t'ont demandé de monter sur le lit et de te désaper, les vaches. Tu t'es cassé la gueule en grim pant sur le plumard. Claudie t'a aidée à te relever en se marrant; d'un air paumé, t'as demandé si c'était vraiment indispensable et, avec les encouragements, t'as commencé ton strip. Quel désastre! Ton soutien-gorge déglingué avec les baleines qui se faisaient la malle, l'épingle à nourrice qui retenait ta bretelle, ta sous-ventrière qui virait au gris.

– Une vieille gaine de ma mère. Je m'en souviens comme si c'était d'hier. La honte. Je me suis mise à pleurer. C'est là que tu es allée au renaud. Tu leur as balancé: «Alors quoi? Vous n'avez jamais débuté? Vous avez toujours eu de l'oseille pour vous caler les miches dans des slips de chez Dior? Foutez-lui

la paix, nom de Dieu!» Et comme Muriel te demandait si on n'avait plus le droit de s'amuser et ce que ça pouvait te foutre qu'on rigole un peu, tu t'es levée.

– Je me suis levée. Et v'lan, un poing dans sa gueule. Elle s'y attendait pas à celui-là. Et toi qui criais en te resapant: «Arrêtez. Vous battez pas pour moi, ça vaut pas la peine.» Encore un peu et je te morflais aussi, j'étais énervée ce soir-là, j'avais eu une engueulade avec le mien. Après, il y a eu un choix et t'as été prise. Tu te souviens?

– Si je m'en souviens! Un mec de Bordeaux, un ancien militaire. Il avait les cheveux coupés en brosse et portait des brodequins. Il a glissé vingt sacs de pourboire sous le cendrier. J'osais à peine les prendre, j'y croyais pas et un client maison par-dessus le marché, pas de chasseur à payer. Quel schpile! Avec ça, d'une douceur! Il a refusé que je lui fasse sa toilette. Il mettait un chapeau, ça m'avait évité de mettre mon éponge. Il m'a même pas baisée, celui-là. Il a joui en se frottant sur mon ventre. Tu sais que je le fais toujours à chaque fois qu'il monte à Paris. Et si je suis en congé, il repart. C'est Arlette qui m'a dit ça. Ils sont drôles, les mecs, tout de même.

– T'as raison. Moi aussi, j'en ai deux ou trois comme ça, des fidèles.

– Quand je suis remontée, t'avais repris ta place sur le bidet. Personne ne parlait. Tu m'as fait un clin d'œil en me tendant ton paquet de pipes. Ma première cigarette. Tu m'as fait une place à côté de toi. J'ai rien dit mais j'étais rudement mal assise. Tu m'as appris à jouer au poker et j'ai perdu ma première passe. Quel rire!

– Tu ne te marrais pas tant que ça.

– C'est vrai. En parlant de fric... Tu te souviens de ta planque? Les cinquante sacs que t'avais glissés dans ton poudrier. Qu'est-ce qui t'a pris au dessert de te repoudrer le nez?

– Il brillait... Les yeux du mien aussi quand il a vu le bif-ton flotter sur l'omelette norvégienne. Obligée de dire que j'avais fait un extra dans l'après-midi.

– On a toutes nos planques. Le drame, c'est qu'un jour ou l'autre, elles partent en fumée!

– Comme celle de la Claudie. Faut être barjo pour planquer son oseille dans le four! Mais tu sais qu'elle est grippe-sou, elle a trouvé l'moyen de récupérer les biftons calcinés! Il paraît qu'le sien pleurait, il lui a dit qu'elle lui fendait le cœur, qu'au prix où était la daurade elle en avait pour quinze piges à amortir ce dîner-là!

– Franzie, qu'est-ce que c'est cette sonnerie?

– La fin des visites.

– Quoi? Déjà fini?

– Allez, mes petites dames, les visites sont terminées. Dépêchons!

– France, j'espère qu'on va tout te donner.

– Te casse pas la tronche, j'ai ça – elle touche son ventre tandis que Gédéniasse me pousse vers la sortie. Au revoir Sophie! Reviens! Et n'oublie pas, la Roquette, une fois, pas deux.

Heureusement pour elle et pour nous, Pédro n'est pas seulement taulière du *Saint-Louis*. Elle possède également des bars, l'*Hacienda* rue Victor-Massé, *La Fiesta* rue Frochot, *La Bohème* dans la même rue, juste en face du *Macao*, un hôtel montant où elle est associée avec son amant, monsieur Trésor, un sale petit roquet d'un mètre soixante, cheveux rares, gominés, parfumé comme sa maîtresse au *Vol de Nuit* et qui n'a qu'une seule passion en dehors de l'oseille, ses trois caniches. Nous l'appelons « Cher Trésor ».

Le surlendemain de la raffle, comme nous n'avons reçu aucune instruction et que les jules commencent à regimber,

nous nous pointons toutes, dociles, à dix heures et demie au *Saint-Louis* où Pédro nous attend dans la chambre n° 3, la chambre des farces et attrapes, le salon plus précisément.

Elle est là, la taulière, sapée d'une robe de soie imprimée, confortablement installée dans le fauteuil des choix, à la place du client. Étreintes de nos robes noires, les cheveux laqués, les faux cils ajustés dans la direction du clin d'œil, le sac planqué derrière le dos, crispé dans nos menottes fiévreuses, nous formons un cercle comme d'habitude. On le refait pour elle, le sourire en accroche-cœur, pendant qu'elle lisse d'un coup de langue le vermillon qui couvre ses ongles de perroquet. On ne songe pourtant plus au fric, non, le choix est plus grave, madame Pédro, ce soir, fait sa sélection ! Et cela représente beaucoup plus que dix minutes en chambre avec un dix tonnes sur le ventre. Ça ne représente plus dix sacs, ni vingt, ni cent. Ça veut simplement dire une place à refaire, une nouvelle clientèle, d'autres temps, d'autres filles, d'autres lieux, avec du champe qui vous sort de par tous les trous.

Et si nous sommes ici, ce soir, dix-neuf, l'orteil crispé dans l'escarpin, c'est que nous aussi nous avons fait un choix. Éviter les bars, ne pas boire. Bien sûr au *Saint-Louis*, il arrive qu'on commande notre demie, même notre bouteille, avec un client maison, avec la province en goguette ! Nous touchons la ristourne, vingt francs sur la demie, quarante sur la grosse. Mais cela arrive si rarement ! Et puis il est tellement facile de balancer nos coupes sur la moquette ou dans l'évier. Louissette et Inna se montrent si compréhensives, elles acceptent même de prendre une coupe avec nous. Nous redoutons les bars autant que le trottoir.

Au *Saint-Louis*, nous sommes peinardes. On commence à travailler à dix heures et demie du soir pour finir à cinq heures et demie. Les clients sont presque tous des clients « maison », c'est-à-dire des habitués, et la fille la moins fortunée a sa petite

clientèle attirée. Les passes sont à dix mille francs quand le client est « maison » c'est-à-dire qu'il vient seul. Six mille pour nous, quatre pour la taulière et il n'est pas interdit de demander un petit cadeau supplémentaire à condition de ne pas trop insister. Quand le client est « chasseur » ou « taxi », nous touchons quatre, il en reste quatre pour la maison et deux pour le chasseur ou pour le taxi.

Il nous arrive aussi de faire des spectacles qui sont presque toujours « chasseur ». Sur chaque show, nous touchons huit mille sec, rarement un sou de plus, car il y en a au moins un sur le nombre qui refuse de mettre la main à la fouille pour le supplément, ce qui fait que les mieux disposés se grattent la joue d'une main et de l'autre rengainent les dollars.

Pédro lisse toujours ses ongles à petits coups de langue. Nous commençons à prendre racine !

– On change de pied ? dit Muriel.

– Pas d'ironie, madame, s'il vous plaît. Ce n'est pas le moment.

Lorsqu'elle est fâchée, Pédro oublie nos prénoms et nous avons droit au « vous ». Elle se redresse légèrement, secoue sa tête blonde, toussote, remet en ordre les plis de sa robe, prend un air courroucé.

– Louissette, crie-t-elle d'une voix hystérique.

La femme de chambre apparaît sur le seuil, la bouche ouverte, les bras ballants, avec l'air d'avoir perdu quelque chose ou quelqu'un.

– Tu es certaine que la porte du bas est bien fermée ?

– Je l'ai fermée moi-même, madame Pédro.

– Ne reste pas là, descends et dis à Arlette de monter. Dis aussi à Inna d'éteindre toutes les lumières. Si on sonne, répondez que c'est fermé, qu'on est en travaux, mais n'ouvrez pas.

On change de pied. Nous l'avons critiquée la taulière, détestée, haïe même, et pourtant nous sommes prêtes en ce moment à nous mettre à genoux, à demander l'absolution, à ramper jusqu'à elle, pleines de repentir. Elle le sait, la maquerelle, elle le sait tellement cette insatiable jouisseuse qu'elle fait durer son plaisir en augmentant notre martyre à chaque seconde. Muriel pète en signe de protestation.

– Vous êtes dégoûtante, madame, vous finirez au coin d'une rue.

– Si j'y fais de l'oseille, c'est bonard, proteste Muriel, en ondulant de la croupe.

– Dehors ! Je ne vous garde pas, ni ici ni ailleurs. Vous direz « chez vous » qu'on m'appelle. J'aurais jamais dû te reprendre.

– Fais bien gaffe, vieille charogne, qu'un jour y ait pas une de tes taules qui explose. Salut les filles, bon vent !

Muriel sort et c'est un vent de furie qui souffle sur la toundra. Elle n'a pas manqué son numéro, la copine, elle a craché au bassinet, à nous les retombées. J'ai envie d'uriner et lève le doigt pour demander la permission lorsque Arlette rentre, armée de son inséparable sourire, s'insère dans le cercle, glisse ses mains sous son tablier blanc en se dandinant. Son visage ramolli, en forme de poire, n'exprime pas la moindre inquiétude. Ses petits yeux cernés de bistre, enfoncés au creux de ses orbites, vont de l'une à l'autre, avec l'air de dire : Vous en faites pas, les filles ! C'est du temporaire, les beaux jours reviendront.

Arlette, notre alliée, notre sœur, la gardienne de nos manques, de nos gaffes, de nos retards, Arlette, complice de nos joies et de nos chagrins. Elle qui parle si bien aux hommes, qui arrive sans peine à les convaincre que nous sommes en chambre lorsque nous avons téléphoné que nous aurons une heure de retard parce qu'un bon film... parce qu'on s'est attardées au restaurant, parce que... (mais elle ne cherche pas

à savoir) nous avons simplement un béguin, et les hommes raccrochent, rassurés. Elle sait les bercer, les jules au bout du fil, Arlette qui regrette de ne pas être belle pour monter avec nous au 19. Ce qui ne l'empêche pas toutefois de faire son beurre, et du «supérieur». Elle sait les faire sauter les bâtons sur le papier, Arlette, experte-comptable, quand elle nous coince en douce le matin à cinq heures et demie. «Alors, Sophie, t'en as fait douze mais officiellement huit», et j'encaisse. Ses chouchoutes, ce sont les gagneuses. C'est sur nous qu'elle peut tricher. Ça entame un peu notre prestige vis-à-vis de la taulière. Mais l'important c'est qu'on fasse de l'oseille et que la taule tourne rond! Tout le monde s'y retrouve en somme.

Alors elle l'envoie son discours, la vioque! J'ai des fourmis rouges qui me courent tout le long des gambettes. Les copines commencent à battre du faux cil, tout ça pour pas une thune, tout ça pour se faire salement licencier. Pas de syndicat aux asperges! Paraît qu'un jour il y a un homme qui en a parlé. On ne lui a pas laissé finir sa phrase. Il a fait une indigestion de pruneaux, le rêveur! Le syndicalisme, faut laisser ça aux grosses entreprises. Le tapin, c'est de l'artisanat, un job d'artiste quoi! Des fois que les putes se mettent en tête de s'inscrire à la Sécurité sociale, de toucher des allocations familiales, une assurance vieillesse. Imaginez le désastre. Le pain des jules serait sérieusement en danger.

La vieille n'est pas causante ce soir. Elle renâcle comme une vieille jument. Elle pense à notre ingratitude. Moi je pense à Gégé, Gégé qui a le trac que je me retrouve au chômage pour quelques jours, Gégé qui verse des larmes de whisky sur les douze traites de la Mustang décapotable blanche, intérieur de cuir rouge, qui doit rentrer cette semaine. C'est fou ce qu'il est sensible et inquiet, mon homme! Un soir sans